

NOVEMBRE 1892

FIGARO ILLUSTRÉ



Richard Goubie
1892

Ayuntamiento de Madrid



Le 15 Novembre Prochain

OUVERTURE DU COURS

DE

BRODERIES **A**RTISTIQUES

Pour Dames & Jeunes Filles

PAR

M^{me} LEROUДИER
DE LYON

62, RUE DE PROVENCE, 62

Au coin de la Chaussée-d'Antin

— PARIS —

ENVOI SUR DEMANDE DES CONDITIONS ET HEURES DES COURS



FIGARO ILLUSTRÉ

Novembre 1892



JEAN ET JACQUES, PAR MARIE DE BASHKIRTSEFF
(Exposition des Arts de la femme).

Ayuntamiento de Madrid

SOMMAIRE

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

Lutinage, par LÉON GIRARDET.

Gibier mal gardé, par GASTON GÉLIBERT.

Jean et Jacques, tableau de Mademoiselle MARIE DE BASHKIRTSEFF. (Exposition des Arts de la Femme).

La Vie artistique (Au Panthéon, la décoration, état des travaux; Ary Renan, peintre et poète); l'Exposition des Arts de la femme, par ARMAND DAYOT.

Nos Gravures, par L.

Plafond peint pour le « Café de Tours », par GEORGES CLAIRIN.

Les Livres, par R. M.

Coucher de Soleil (Le Combat de Rocquencourt 1^{er} juillet 1815), par JULES CLARETIE, de l'Académie française; illustrations en couleurs de JEANNIOT.

Le Protégé de la Reine, par MARIE SUMMER; illustrations en couleurs de DETTI.

La Petite aux Pinsons, par CH. DE COYNARD; illustrations de JEAN BRUNET.

La Plainte d'Ijikaël, par HENRY DE FLEURIGNY; illustrations de A. GUILLAUME.

COUVERTURE : *Une Surprise*, par RICHARD GOUBIE.

La Vie artistique

AU PANTHÉON

En revenant de la mer, ma première visite a été pour le Panthéon. On en a tant parlé de cette grande maison, depuis quelques jours, que j'ai voulu la revoir — moins assurément pour faire la description de son architecture anguleuse et des travaux d'art qu'elle renferme, que pour me mettre, à la suite d'une série de méditations souterraines, d'accord avec M. Jules Simon sur l'inappréciable avantage, même pour les grands hommes, de dormir leur éternel sommeil à l'ombre des arbres verts, au milieu des fleurs pieusement renouvelées et des chants des oiseaux, dans la fraîcheur du plein air... loin de la nuit pesante des cryptes somptueuses et du verbiage effrayant des guides de la Compagnie Cook, trainant derrière eux des théories de provinciaux ahuris. Et cet accord s'est bien vite établi. Ah ! non, ne faisons pas de notre Panthéon un simple cimetière ! Laissons en repos les cadavres de nos grands morts. Certes, les caves du Panthéon sont larges et profondes. Mais le sont-elles encore assez pour contenir la foule glorieuse de ceux que l'immortalité a touché au front et dont la terre de nos cimetières garde depuis des siècles les dépouilles ? Car je n'ose supposer que le droit aux funérailles panthéoniques puisse être périmé par l'éloignement historique et il serait vraiment injuste que les portes du temple de mémoire se fermassent devant Montaigne et Rabelais pour s'ouvrir à deux battants devant M. X.

Et puis, quel est le juge infaillible qui se chargerait du triage ?

Laissons donc les cadavres reposer dans les cimetières. Comme on l'a fort justement dit, ils y sont mieux, ils y sont plus en sûreté et plus en honneur que dans les sous-sol du Panthéon. Vous voulez honorer Renan, Michelet, Quinet, Lamartine et sans doute beaucoup d'autres encore, votez-leur, si vous le voulez, une statue, un monument glorieux... en attendant que la crémation des corps soit définitivement établie. Alors on pourra, sans inconvénient, transporter au Panthéon et y garder dans de jolies urnes, tournées et émaillées par Delaherche ou Carriès, ou tout autre potier de talent, les cendres de nos morts illustres.

Ce sera tout à fait joli et peu encombrant.

LA DÉCORATION DU PANTHÉON

Faut-il parler ici de la décoration picturale de l'édifice ? La chose est bien connue et il n'est guère de Parisiens, voire même de provinciaux, épris des choses d'art, qui ne se soient longuement arrêtés devant les admirables peintures de Puvis de Chavannes, après s'être loyalement cassé les vertèbres cervicales en cherchant à découvrir les beautés, d'ailleurs très réelles, des peintures aériennes du baron Gros. C'est vers 1812 que Gros fut chargé par l'Empereur de peindre dans la coupole du Panthéon, sur de grandes dimensions, les figures de Clovis, de Charlemagne, de Saint-Louis et de Napoléon lui-même. Ces peintures valurent à Gros 100,000 francs et le titre de baron. L'illustre artiste, qui était fort avare bien que très riche, ne sut se contenter de cette rémunération et lors de l'inauguration de la coupole, il demanda sérieusement d'être autorisé à percevoir dix sous par chaque personne qui viendrait la voir. On n'est pas parfait.

ÉTAT DES TRAVAUX

A l'heure présente, la décoration picturale du Panthéon est à peu près terminée. De nombreux artistes, de très inégal talent d'ailleurs, se sont partagé la gloire de retracer au pinceau, sur les vastes murs de l'édifice, les faits les plus mémorables de l'histoire des siècles passés. Dans un style sombre et dur, J.-P. Laurens nous raconte les derniers moments de sainte Geneviève et ses funérailles, pendant que M. Maillot fait défiler très archaïquement devant nos yeux une procession de la chasse de sainte Geneviève, au quinzième siècle, et que M. Cabanel nous décrit, avec une tendre mollesse d'expression, l'enfance exemplaire et la vie très méritoire de saint Louis. Avec une rare puissance de touche, une chaude vigueur de coloris et une ignorance instinctive de l'art décoratif, M. Henri Lévy nous fait voir Charlemagne tour à tour vainqueur des Sarrazins, fondateur de l'école Palatine, auteur des capitulaires, empereur d'Occident... et M. Joseph Blanc, sur un des deux bras de la croix de l'édifice, représente, sous une jolie couleur fraîche de tapisserie moderne, Clovis

invoquant le Dieu des chrétiens à Tolbiac, puis recevant le baptême des mains de saint Rémy.

Restent encore les peintures de Puvis de Chavannes : *La Jeunesse et la vie pastorale de sainte Geneviève*, qui valent, à elles seules, une visite au Panthéon et dont l'éloge n'est plus à faire, et celles dont l'exécution fut confiée au regretté Elie Delaunay, et qui représentent *sainte Geneviève rendant la confiance et le calme aux Parisiens, effrayés de l'approche d'Attila*. Ces dernières sont malheureusement inachevées. La mort est venue surprendre en plein travail le vaillant et grand artiste et on comprend sans peine la longue hésitation mise à confier à un autre peintre le parachèvement de cette œuvre d'une facture si forte et si originale.

M. Meissonier avait à nous montrer sainte Geneviève sauvant Paris de la famine pendant le siège de cette ville par les Francs. L'implacable mort a également arrêté le développement de ce thème historique. Ici, du moins, l'établissement d'une succession sera facile, Meissonier étant mort avant d'avoir attaqué sérieusement son sujet.

Mais ce que le public s'explique plus difficilement, c'est l'état stationnaire de l'esquisse du sujet confié à M. Ferdinand Humbert, qui a été chargé d'immortaliser les figures des grandes femmes chrétiennes de France. Ah ! pas de toutes, rassurons-nous. M. Humbert exécutera seulement les images de sainte Blandine, de sainte Radegonde, de Jeanne Hachette, de madame Legraz, dames très vertueuses symbolisant admirablement, toutes les quatre, d'après le programme officiel de commande : la Foi, l'Amour des sciences et des lettres, le Patriotisme, le Dévouement.



Bien rétrospectifs, comme on peut le voir, tous ces sujets historiques ! Sur les vastes murs du Panthéon, pas un tout petit panneau n'a été réservé pour la peinture d'un événement emprunté à l'histoire moderne ou pour la représentation des traits d'un illustre contemporain. Les hauts faits de la très vénérée sainte Geneviève ont réellement pris beaucoup de place et la nef d'entrée, avec les admirables peintures de Puvis de Chavannes, aurait pu suffire, croyons-nous, à la glorification artistique de la bienheureuse. Cette lacune frappa très vivement M. Larroumet qui n'hésita pas, pendant son passage à la Direction des Beaux-Arts, à fixer d'une façon définitive le caractère attribué au Panthéon par la loi du 4 avril 1891, en demandant à la sculpture de symboliser la grandeur de la Révolution et d'éterniser les traits des hommes qui avaient le plus contribué à son triomphe. C'est ainsi que Falguière fut chargé de sculpter un groupe colossal qui figurera au fond de la grande nef et qui représentera le génie de la Révolution. L'exécution de quatre autres groupes, qui se dresseront aux deux extrémités des bras de la croix et qui représenteront Mirabeau, Victor Hugo, les orateurs et les généraux de la Révolution, ont été confiés à MM. Injalbert, Rodin, Dalou et Mercié. L'idée de cette décoration sculpturale, qui est aussi une sorte de réparation devant l'Histoire, fait le plus grand honneur à M. Gustave Larroumet et il est hors de doute que ces monuments de marbre, dont tous les projets sont aujourd'hui terminés et acceptés par la commission des travaux d'art, seront d'un très majestueux effet dans le vide lumineux du vaste édifice.

PEINTRE ET POÈTE (Ary Renan, Portraits d'Artistes).

A ceux qui disparaissent de cette vie, environnés de gloire, la mort doit paraître moins cruelle, moins irrémédiable, lorsqu'ils peuvent voir le front de l'héritier de leur sang s'éclaircir de la lueur de leur génie. Cette consolante vision est trop rare et tous n'ont pas eu comme l'auteur de *l'Histoire du Peuple d'Israël* la joie profonde d'en jouir avant de fermer éternellement les yeux. Le nom de Renan sera noblement porté par son fils Ary, le jeune artiste, le peintre et le poète, l'écrivain de grand talent dont nous voulons ici parler, dût sa modestie étrange et presque malade s'en effaroucher. Modestie faite sans doute de timidité naturelle, d'instinctive méfiance, mais aussi de volontaire effacement devant l'universelle et écrasante célébrité du nom. Et cependant l'accueil fait tout dernièrement encore à ses tableaux par les meilleurs juges, par les plus subtils connaisseurs, était bien de nature à rassurer son âme inquiète, à encourager sa trop fragile confiance en lui-même, et à éveiller enfin les glorieuses

ambitions. Puisse le succès retentissant obtenu au Salon dernier par l'*Epave*, l'encourager enfin à oser davantage, je veux dire à chercher dans un travail un peu plus persistant, la preuve certaine et triomphante de l'inanité de ses craintes.

Ce tableau de l'*Epave*, je le revois à tout instant dans mon souvenir. Au milieu des œuvres banales de pur métier qui l'entouraient au Salon, il rayonnait doucement et il s'en exhalait comme une fraîche harmonie d'azur pâle, de vert tendre, de rose virginal, enveloppée d'une indicible mélancolie. Je plains du fond du cœur ceux qui passaient indifférents devant ce véritable chef-d'œuvre, insensibles à la poésie poignante de cette apothéose lumineuse de la vie servant de cadre à la mort. L'espace me manque ici pour entrer dans l'intime analyse de cette toile de mystère, dont l'éloge a d'ailleurs été déjà fait bien des fois, mais j'ose affirmer que M. Ary Renan prendra très vite une place d'honneur parmi les grands peintres de l'époque, si son talent sait se maintenir dans cette note d'idéalisme pénétrant où le symbole n'apparaît que revêtu toujours d'une forme originale et savante. Il est d'ailleurs, par la nature même de son esprit, de la grande race des artistes du rêve, à laquelle appartiennent ses nobles parrains :

Théodore Chassériau, Puvis de Chavannes et Gustave Moreau. Et, de plus, l'exécution de ses compositions, soit qu'il s'agisse d'un souvenir d'Asie-Mineure ou d'Algérie, ou bien d'un sujet breton... se précise dans la fermeté d'un dessin nerveux qui rappelle celui de son maître Elie Delaunay.

Mais poète, il l'est toujours et il excelle dans l'art d'évoquer, à l'aide du plus léger frottement, les souvenirs et les rêves, comme dans celui d'exprimer les troubles de son âme inquiète dans la pure harmonie des strophes les plus parfaites.

Lisez plutôt ce sonnet détaché d'un important recueil de poésies encore inédites, et dont la publication prochaine (si toutefois l'auteur consent enfin à céder aux sollicitations pressantes de ses amis, vaudra au jeune poète un aussi brillant succès que celui qu'obtint son inoubliable tableau de l'*Epave* :

PANTHÉISME

A Louis Ménard.

Les grands dieux éternels, à qui l'homme éphémère
N'apporte plus l'encens, les marbres blancs et l'or,
Dans la nature épars ont des temples encor
Où leur beauté réside ainsi qu'aux jours d'Homère.

Je sais leurs noms cachés : Déméter est ma mère,
Et j'invoque Adonis à chaque printemps mort ;
Lorsqu'elle pose à terre après un long essor,
Je caresse en chantant l'aile de la chimère ;

Je vois l'Hamadryade ouvrir ses bras divins
Sous l'écorce du chêne, et j'entends les sylvains
Courir sur les gazons que leur pas leste effleure.

Partout à mon appel des voix ont répondu :
Mais dans mon pauvre cœur, dans mon cœur éperdu
Quel est le dieu qui souffre et la nymphe qui pleure ?

L'EXPOSITION DES ARTS DE LA FEMME

Je sors du Palais de l'Industrie où je viens de visiter l'*Exposition des Arts de la Femme* organisée par les soins de l'Union centrale des Arts décoratifs. Et je me propose d'y retourner avant la fermeture car elle est féconde en précieux enseignements et pleine de surprises charmantes. Il y a là pour le visiteur désireux à la fois de se distraire et de s'instruire des motifs de pèlerinage artistique tout à fait séduisants, depuis les attachantes vitrines de la section rétrospective jusqu'aux galeries où figurent très ingénieusement présentés les spécimens d'industries d'art, exposés par les écoles professionnelles de la ville de Paris, de nos grandes villes de province et par celles de Russie, d'Autriche et d'Angleterre. Le souci de la vérité nous oblige à dire que dans ce tournoi pacifique la victoire est bien vivement disputée à nos vaillantes petites travailleuses parisiennes, surtout par les élèves de l'école impériale des arts décoratifs de Vienne, dont les travaux si originaux de broderie attestent un surprenant progrès dans cette intéressante industrie. Nous recommandons aussi au visiteur les jolis dessins pour étoffes et pour carreaux sortis des écoles de Winchester et de Hertford et les très curieux projets de bijoux exposés par l'école impériale d'encouragement de Saint-Petersbourg.

En une somptueuse synthèse, M. Marius Vachon, le directeur de cette exposition, qui a exécuté un véritable travail d'Hercule, a réuni dans les deux sections moderne et rétrospective tout ce qui se rattache aux arts de la femme. Et cependant, chose navrante à constater, c'est à peine si quelques flâneurs désœuvrés viennent, à tout hasard, chercher à tuer les longues heures de leur visite dans ce musée trop éphémère où l'on peut en quelques heures pénétrer le mystère troublant de l'éternelle charmeuse toujours en quête d'artifices triomphants pour orner sa beauté... ou pour y faire croire. C'est à décourager à tout jamais les dévoués organisateurs d'aussi patriotiques entreprises.

Ah ! quelles délicieuses heures de rêverie à passer dans les salles VII, IX, XI, XIII, XIV et XV de la section rétrospective !

L'Exposition des arts de la femme ferme ses portes à la fin du mois. Nous ne saurions trop conseiller à nos lecteurs d'aller la visiter

avant que les collections précieuses qu'elle renferme ne soient à tout jamais dispersées.

ARMAND DAYOT.

NOS GRAVURES

Notre collaborateur Armand Dayot, dans les lignes qui précèdent, a parlé en excellents termes de l'*Exposition des arts de la Femme*. Nous complétons ce qu'il a écrit sur cette manifestation artistique, en reproduisant, à notre première page, une des meilleures œuvres de mademoiselle Marie de Bashkirtseff : *Jean et Jacques*.

Cette artiste, morte si jeune, hélas ! comme consumée par ses efforts pour la conquête du talent et de la célébrité, ne résume-t-elle pas l'état d'âme de la femme qui se donne tout entière à l'art et qui veut en forcer tous les secrets ?

Le propriétaire du *Café de Tours*, M. Breuillé, est un homme de goût. Voulant rajeunir cet établissement, il a appelé à son aide un

architecte et un sculpteur habiles, MM. Boille et Varenne ; à M. Georges Clairin il a demandé, pour la salle principale, un plafond dont nous donnons ici une reproduction, fort réduite malheureusement, car l'original mesure sept mètres sur six.

Dans sa composition, Georges Clairin a symbolisé les *cartes à jouer*.

Quatre lustres doivent descendre du plafond et éclairer à la fois la salle et la peinture : cet arrangement ne permettant pas à l'artiste de placer un motif principal au centre, il a divisé sa composition et disposé quatre sujets aux quatre angles : ce sont les trois figures du jeu, Roi, Dame et valet, dans leur costume héraldique, auxquels des enfants apportent les as.

La coloration du plafond est très claire, l'arrangement très gai : grâce à la lumière électrique, il n'aura pas à souffrir, comme tant d'autres peintures, des désastreuses émanations du gaz, et montrera toute sa grâce et sa fraîcheur aux heureux consommateurs du *Café de Tours*.

L'amazone de M. Goubie, maîtrisant son cheval surpris par l'apparition inattendue d'un faisan qui lui coupe la route, est une composition des plus élégantes, où le peintre révèle sa parfaite connaissance du cheval et de l'équitation. Les plus méticuleux sportmen n'y trouveront certainement rien à critiquer.

C'est aussi à la chasse que M. Gaston Gélibert a emprunté le sujet de son *Gibier mal gardé*. Lièvres, lapins, faisans et bécasses sont alignés pour ce « tableau » : le garde attend les chasseurs ; il a posé son fusil contre un arbre et, nonchalamment appuyé à une barrière, il conte fleurette à une paysanne : un renard en profite pour se glisser près de ce savoureux étalage. Quelle éblouissante aubaine !

Une mignonne servante qui puise de l'eau à une fontaine, un gentil petit clerc qui prend le menton, une porte encadrée de brique rouge et de vigne vierge, il n'en a pas fallu davantage à M. Léon Girardet pour composer son gracieux tableau Louis XVI, intitulé *Lutinage*, très brillamment rendu par nos procédés de chromotypographie.

L.

Les Livres

Les Capitales du Monde, tel est le titre du beau livre que la maison Hachette vient de mettre en vente et dont nous avons annoncé déjà, il y a quelques mois, l'apparition sous forme de livraisons. Sans nul doute, *Les Capitales du Monde* obtiendront un des plus beaux succès de librairie de l'année, car ce recueil superbe est dû à la collaboration d'une élite rare d'écrivains et de dessinateurs. Les écrivains s'appellent en effet : François Coppée, de Vogué, Loti, S. M. la reine de Roumanie, Judith Gautier, Gaston Boissier, comte de Mouy, Henry Havard, Camille Lemonnier, Antonin Proust, comte de Kératry, Maurice Barrès, Armand Dayot, Sir Charles Dilke, Camille Pelletan, Madame Adam, Maurice Wahl, Auguste Genin, Emilio Castelar, Maurice Paleologue, de Santa-Anna Nery, Harold Hansen, André Michel... et sur la liste des illustrateurs, nous lisons les noms de Bonnat, Besnard, Detaille, Forain, Marold, Jeannot, Béraud, Benjamin-Constant, Lepère, Myrbach, Lhermitte, Friant, Vogel, Zorn, Yamamoto, etc. Ce beau livre ne peut manquer d'être recherché et sera bientôt dans toutes les bibliothèques, car il se présente à la fois comme un précieux recueil de morceaux choisis, comme un ouvrage rempli d'utiles renseignements et en même temps comme une œuvre d'art, à l'exécution de laquelle auront contribué nos peintres les plus illustres dont les œuvres originales ont été gravées avec le plus grand soin par des artistes tels que Florian, Rousseau, Raffaele, Barbaut, Belanger, Tynaïre, etc., etc.

À côté du succès des *Capitales du Monde*, il faut en citer un second, indéniable et parfaitement établi dès maintenant, en dépit des critiques sinon exagérées, tout au moins sévères qu'on ne ménage pas de cotés et d'autres à celui qui le remporte. Nous voulons parler de M. Georges Ohnet et de son nouveau livre, *Nemrod et Cie*.

C'est d'ailleurs une habitude prise, et bien prise depuis longtemps, de chercher noise à M. Georges Ohnet, lorsqu'il publie une œuvre nouvelle. Les uns attaquent sa forme, qu'ils prétendent peu littéraire,

les autres lui reprochent de ne pas varier assez la conception de ses romans et de mal dissimuler, sous une sauce insuffisante, ce *Maître de Forges* qui fatigua naguère les appétits les plus robustes. Sans s'émouvoir de ces criailleries, M. Georges Ohnet continue à écrire ses romans, son éditeur continue à les vendre et le public continue à les acheter; et je ne crois pas trop m'avancer en ajoutant que tous les trois paraissent satisfaits de cette combinaison. Les choses iront de même pour *Nemrod et Cie*, dont les éditions s'enlèveront, chez Ollendorff, avec le même entrain que pour les œuvres précédentes du romancier.

Madame Jeanne Mairé, un des collaborateurs du *Figaro illustré*, a fait paraître à la même librairie, son nouveau roman, *Inséparables*, où l'auteur étudie une des plus curieuses situations de la vie contemporaine. C'est l'histoire de la lutte du sentiment et de l'intellectualité, placée dans un cadre très neuf et très vrai. Ajoutons que l'ouvrage de madame Jeanne Mairé peut être lu par tout le monde, détail qui ne manque pas d'importance par ce temps de littérature... spéciale qui nous menace d'une façon de plus en plus inquiétante.

M. Léon-A. Daudet vient de faire ses débuts littéraires à la bibliothèque Charpentier, avec *Hares*, une étude physiologique qui sera très remarquée. L'auteur raconte l'histoire d'un jeune homme obéissant tour à tour aux suggestions morales et physiques des influences sentimentales de sa mère d'abord, puis de son père et enfin de son oncle.

Les débuts de M. Léon-A. Daudet sont faits pour prouver la véracité du proverbe qui dit : Bon chien chasse de race.

Signalons aussi le nouvel ouvrage de M. Oscar Méténier : *Le beau Monde*. Il faut savoir gré à M. Méténier d'avoir compris qu'il est bon de varier de temps en temps son observation. Renonçant enfin à explorer les bas-fonds qu'il connaît si bien, c'est vers le *beau monde* qu'il a, cette fois, plus spécialement porté son attention. Pour avoir changé de modèle, sa peinture n'en est pas moins cruelle et sanglante, et il est entr'autres, parmi les nouvelles qui composent son volume, un certain *Prix de vertu*, qui est bien la plus délicate scène de comédie qu'on puisse imaginer.

Dans *Adieu Jean!* (Calmann-Lévy, éditeur), M. Henri Allais, que connaissent et apprécient les lecteurs de ce recueil, a tracé un excellent tableau de la moderne vie de garnison. Ce ne sont plus les claqueurs vainqueurs et les soudards tapageurs de ce qu'on appelle aujourd'hui l'ancienne armée; les officiers que nous présente M. H. Allais sont des jeunes gens très corrects, parfaitement élevés dans d'excellents principes par les Pères de la rue des Postes. Ils n'en sont pas moins des hommes, des faibles hommes, destinés comme les autres à succomber aux séductions des coquetteries féminines. Il y a dans ce volume d'excellentes descriptions de la Savoie, en même temps que des scènes mondaines rendues avec un rare humour.

Tous ceux qui s'intéressent au monde du théâtre, remercieront M. Edmond de Goncourt d'avoir fait paraître une plaquette oubliée de son frère et de lui, *Armande*. Types de cabots en tournée, ingénues, directeurs, duègnes, jeunes premiers se trouvent réunis sous la forme séduisante d'un volume de la petite collection Guillaume. C'est là un régal littéraire des plus friands.

Signalons encore chez Dentu, les *Antisémites en France*, par Mermeix, une brochure d'actualité s'il en fut, dans laquelle l'auteur s'efforce de prouver que le grief religieux n'est pour rien dans l'antisémitisme. Les gens de bourse y trouveront en outre l'histoire très détaillée de la chute de l'Union générale et quelques indiscretions sur les négociations qui auraient eu lieu à plusieurs reprises entre les antisémites et les boulangistes.

Ne quittons pas la maison Dentu sans mentionner la nouvelle série de véritables bijoux pour les bibliophiles commencée dans la *petite collection Guillaume*; dans un charmant format de poche, elle a déjà publié *Werther et Paul* et *Virginie*; MM. Marold et Gambard ont été chargés d'illustrer ces deux chefs-d'œuvre, qui commencent la collection.

Perinaik, le livre de M. J. Cautel, paru à la librairie Plon, est un hommage rendu à la mémoire trop oubliée de l'héroïne bretonne, la vierge inspirée, elle aussi, par des voix et qui prit part, aux côtés de Jeanne d'Arc, à la délivrance de la Patrie. Outre toutes les indications historiques existantes sur Perinaik, l'auteur y décrit la Bretagne avec le charme de ses paysages, ses curieuses coutumes, sa poésie pénétrante; il y trace des tableaux mouvementés de la vie militaire au xve siècle, en même temps qu'une idylle délicate parcourt l'ouvrage et jette sa note attendrie au travers des scènes héroïques et religieuses pour venir se terminer en un dévouement pathétique. Un livre d'un sentiment élevé, tout imprégné d'une émotion profonde qui fera battre tous les cœurs français.

M. Alexandre Dumas, dans sa préface sur *L'Etrangère*, s'était engagé à ne plus écrire dorénavant de préfaces pour ses pièces. Le serment, sans doute, lui a paru trop lourd à tenir, car dans le septième volume de son théâtre, paru chez Calmann-Lévy, et qui contient la *Princesse de Bagdad*, *Denise* et *Francillon*, le célèbre auteur n'a pu s'empêcher d'accompagner chaque pièce d'un morceau développé pour en expliquer la genèse et remercier les artistes et le public qui l'ont aidé dans son succès.

Seulement, pour ne pas mentir à son engagement, le spirituel académicien a mis ce morceau après chaque pièce, ce qui en fait un post-face. C'est un moyen aimable de tourner la difficulté, mais en eût-il été autrement que personne, nous en sommes convaincu, n'aurait songé, en lisant une nouvelle préface de Dumas, à lui reprocher son serment oublié.

R. M.

A la galerie Georges-Petit, on prépare une importante reprise des *Auditions voilées* des symphonies et récits de Emile Chizat, qui obtinrent l'an dernier le succès que l'on sait. Cette fois, il est question d'innovations qui feront de cette reprise l'une des plus intéressantes manifestations musicales et littéraires de l'hiver.

Le *Tout-Paris* qui est l'annuaire par excellence de la haute société parisienne et du monde des lettres et des arts, a été considérablement augmenté cette année. Le prix du *Tout-Paris* est de 12 francs.

A. La Fare, éditeur, 55, rue de la Chaussée-d'Antin.

ERRATUM : La planche hors texte *Gibier mal gardé* qui figure dans ce fascicule a été, par erreur, attribuée par nous à M. Jules Gélibert : elle est, en réalité, l'œuvre de M. Gaston Gélibert, son frère, à qui nous présentons nos excuses pour ce lapsus.

LE NUMÉRO DE NOËL

Du FIGARO ILLUSTRÉ 1892-1893

Le prochain fascicule du *Figaro illustré*, numéro de Noël, paraîtra dans les derniers jours du mois de novembre :

Ce numéro exceptionnel est ainsi composé :

PAR LE RAPIDE. — Nouvelle par Ludovic Halévy, de l'Académie française; huit illustrations en couleurs de Madame Madeleine Lemaire.

UN NOM. — Nouvelle par Hector Malot; sept illustrations en couleurs de Charles Delort.

EN CAIQUE. — Barcarolle par G. Salvayre; illustrations en couleurs de Bridgman.

L'ENFANT PERDU. — Conte de Noël par François Coppée, de l'Académie française; sept illustrations en couleurs de Marold.

UN ESCAMOTAGE. — Dessin en couleurs de Caran d'Ache.

Trois grandes primes hors texte en couleurs mesurant chacune 64 centimètres sur 42 :

LEÇON DE PATINAGE, par Jean Béraud.

EN VEDETTE, par Edouard Detaille.

LA CHUTE DES FEUILLES, par Madame Madeleine Lemaire.

Le tout sous une couverture de R. de Madrazo : **AU NOUVEL AN!**

Ce fascicule sera servi aux abonnés sans augmentation de prix.

Le prix de vente, pour les acheteurs au numéro, est de 3 fr. 50, plus 50 centimes pour le port.

S'adresser à M. Hazard, 8, rue de Provence, concessionnaire de la vente.

COMPAGNIE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Voyages à itinéraires facultatifs, de France en Algérie et en Tunisie et vice-versa.

Billets de 1^{re}, 2^e et 3^e classe pour voyages comportant des parcours sur les lignes P. L. M., P. L. M.-Algérien, Ouest-Algérien, Est-Algérien, Bône-Guelma et sur les lignes desservies par la Compagnie générale Transatlantique. Les parcours sur le réseau P. L. M. doivent être de 300 kilomètres au moins ou être comptés pour 300 kilomètres.

L'itinéraire tracé doit ramener le voyageur à son point de départ. Il peut comprendre des lignes (ferrées ou maritimes) formant circuit qui ne sont ainsi parcourues qu'une fois et des lignes à parcourir deux fois au plus, une fois dans chaque sens ou deux fois dans le même sens.

Validité : 90 jours; faculté de prolongation moyennant paiement d'un supplément de 10 0/0. Arrêts facultatifs.

Paris en Orient (via Marseille).

Billets directs combinés avec les Compagnies : Messageries maritimes, Fraissinet et Paquet, de Paris via Marseille aux ports de la mer Noire, de Syrie et d'Égypte. Paris à Constantinople : 1^{re} 245 fr., 2^e 175 fr., frais de nourriture à bord des paquebots compris.

Paris, Sénégal et Amérique du Sud (via Marseille).

Billets directs simples et d'aller et retour combinés avec la Société générale de Transports maritimes à vapeur et la compagnie Fraissinet, de Paris (voie de Marseille, à l'un quelconque des ports suivants : Dakar (Sénégal), Bahia, Rio-Janeiro, Santos, Montevideo, Buenos-Ayres. Billets simples valables pendant 45 jours. Billets d'aller et retour pendant 6 mois. Faculté d'arrêt à toutes les gares P.-L.-M. du parcours. — Prix, nourriture à bord comprise :

Paris-Rio-Janeiro (Transports Maritimes) 1^{re} 676 fr., 2^e 505 fr., 3^e 206 fr. Aller et retour 1,109 fr., 882 fr., 364 fr.

Paris-Dakar (Transports maritimes). 1^{re} 492 fr., 2^e 389 fr., 3^e 173 fr. Aller et retour 880 fr., 695 fr., 307 fr.

Paris-Dakar (Compagnie Fraissinet). 1^{re} 557 fr., 2^e 458 fr., 3^e 202 fr. Aller et retour 975 fr., 802 fr., 354 fr.

Wagons-Salons avec cabinet de toilette et water-closet, mis à la disposition des familles et sociétés, moyennant paiement, au minimum de 7 places de lit-salon.

Le livret, guide officiel de la Compagnie, donne le détail des différentes combinaisons de voyages énumérées dans le présent avis. Ce livret est mis en vente dans les principales gares du réseau, au prix de 30 centimes.

TABLES DU FIGARO ILLUSTRÉ

MM. les abonnés recevront gratuitement, avec le fascicule de janvier 1893 les tables des matières contenues dans le volume de 1892, ainsi que les titre et faux-titre de ce volume.

MM. les libraires, ainsi que les acheteurs au numéro qui désireraient recevoir ces tables, sont priés d'adresser leurs demandes avant le 15 novembre à M. Hazard, 8, rue de Provence, concessionnaire de la vente.

Le prix des tables, des titre et faux-titre (8 pages en tout), est de 50 centimes.

ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.
ÉTRANGER, *Union postale* : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, peuvent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. G. HAZARD, 8, rue de Provence.

S'adresser également à M. Hazard pour se procurer des exemplaires des fascicules précédemment parus.

Le Directeur-Gérant : RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et Cie, Asnières.



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction)

LUTINAGE

Ayuntamiento de Madrid



COUCHER DE SOLEIL

LE COMBAT DE ROCQUENCOURT

(1^{er} Juillet 1815) (1)

PAR JULES CLARETIE

Il est des journées oubliées, dans l'histoire, comme il est des hommes méconnus. Sait-on que le duel de l'Angleterre et de la France, au Canada, se termina par une victoire du duc de Lévis? Sait-on que la dernière bataille des guerres de la République et de l'Empire fut une journée de gloire? Oui, même après Waterloo, l'ennemi recula devant nos soldats. Il est tout près de nous, ce champ de bataille, et cependant qui le connaît, et qui y songe?

Les tombes de nos morts de 1870-71 ont fait oublier les fosses, d'ailleurs ignorées, où sont enfouis, aux environs de Paris, nos morts de 1815. C'est cependant là, près de Versailles, au village de Rocquencourt, que finit le premier Empire, que fut tiré le dernier coup de feu et donné le dernier coup de sabre. On pourrait écrire sur la porte du petit cimetière : *Ci-gît l'Épopée*. Et c'est là que, par les soirs d'été, alors que j'évoquais les souvenirs des combats d'il y a soixante-dix-sept ans, les ombres des morts emportés, comme les fantômes de Raffet dans *la Grande Revue* que

A l'heure de minuit
Tient César décédé,

il m'a semblé voir cette épopée finir dans quelque coucher de soleil, doré comme la gloire disparue, rouge comme le sang versé...

Et j'ai essayé d'évoquer la journée oubliée, la victoire ignorée, la dernière victoire...

I

Ils avaient, depuis le 18 juin, marché, de la Dyle à Paris, en remâchant amèrement dans leurs moustaches l'étouffant, l'écœurant souvenir de cette journée d'inaction stupide où ils entendaient le canon, là-bas, du côté de Mont-Saint-Jean, et où leur chef les laissait inactifs, presque immobiles, pendant que les Prussiens, à Planchenoit, écrasaient les nôtres. Les

(1) Consultez sur cette journée du 1^{er} juillet 1815 : l'*Historique du 15^e dragons*, par M. le sous-lieutenant Alexandre (1 vol., Malleville, Libourne 1885); *Historique du 6^e hussards*, par M. le capitaine Voisin, (1 vol., Malleville, Libourne, 1885); *Historique du 5^e régiment de dragons*, par M. le lieutenant V. de Saint-Just (Hachette, in-8°, 1891), livre excellent dont je dois la communication à la bienveillance de M. le colonel Laurens de Waru; les *Grands Cavaliers : Exelmans*, par M. le général Thoumas, étude remarquable comme tous les travaux de l'éminent écrivain militaire; K. Z. Von Schoening, *Geschichte des Königlich preussischen husaren-regiments n° 5* (Berlin 1843, T.-G. Leideritz); A. Frhr von Ardenne, *Geschichte des Zietenschen husaren-regiments* (Berlin, 1874, E.-S. Mittler et Sohn); E. Graf zur Lippe, *Husarenbuch* (Potsdam, 1861).

chevaux des dragons dressaient leurs oreilles et, dans l'atmosphère humide et chaude des lendemains de pluie, leurs naseaux semblaient aspirer l'odeur lointaine de la poudre; les jeunes chefs énervés, allaient, venaient sur la chaussée de Wavre, piétinant, tirant leurs sabres, interrogeant du regard les colonels, aux sourcils froncés. Gérard, affolé, pressentant par delà l'horizon quelque drame, une bataille sans doute indécise, — qui sait? perdue, — l'égorgeant d'une armée, Gérard collait son oreille à terre et, dans les ondes sonores ébranlant le terrain, percevait le grondement du canon de Waterloo. « On se bat! disait-il à Grouchy. Qu'attendez-vous pour marcher? Qu'attendons-nous pour nous battre? »

Ces vieux cavaliers d'Exelmans, dragons du général Vincent, hussards du général Burthe, ils avaient vu tomber la nuit, la lente nuit de juin, sur la plaine belge, les blés, les bois et quelques-uns, au bivouac, dans le grand silence inquiétant qui succédait au son lointain de la sourde canonnade, se racontaient, l'un à l'autre, que le colonel Briquerville, du 15^e dragons, avait entendu Exelmans dire à Gérard, son ami : « Si tu t'engages à prendre le commandement et à rejoindre l'Empereur puisque Grouchy ne marche pas, je lui brûle la cervelle. On me jugera demain, le conseil de guerre me fera fusiller, mais, ce soir, l'armée sera sauvée... Veux-tu? »

Exelmans!... Il l'eût fait comme il l'eût dit. Ils le connaissaient, ces grognards. Ils l'avaient vu au combat de Crémone, sabrant en avant, ils savaient qu'à Vertingen, on lui avait amené un second cheval, tué comme le premier, par le feu de l'ennemi. Exelmans! Austerlitz l'avait fait colonel, Eylau, général de brigade.

On se contait, à la chambrée, quand, par hasard, on dormait dans une caserne, ou, pendant les étapes à travers l'Europe, qu'arrêté en Espagne, il s'était évadé des pontons anglais. Général baron de l'Empire, acharné en 1814 à défendre le sol de France, il avait sabré en désespéré. Le Conseil de guerre, qu'il voulait affronter, il le connaissait. Quelques mois avant cette journée de juin, devenu suspect parce qu'il avait écrit une lettre à l'ex-roi de Naples, il avait failli être emprisonné, jugé, et la légende de ce général, bravant la justice royale, augmentait la confiance qu'avaient en lui ses soldats, enfants qu'on mène avec des hochets et de la gloire.

Eux-mêmes, ils étaient des héros, du premier au dernier, ces dragons d'Espagne qui avaient enfoncé les Anglais à Ligny... Ils eussent suivi leur général en enfer. Et, en vérité, c'était l'enfer, ce cercle de feu dans lequel ils se débattaient depuis des années. Ils en avaient tant vu, dans les guerres de la Péninsule, ces redoutables dragons d'Espagne, habitués aux combats de nuit, aux marches forcées, aux journées sans pain, aux années sans solde.

Noirs de soleil, avec leurs longs sabres de Tolède et des uniformes de hasard, quelquefois des habits de drap brun, taillés dans la bure des robes de moines, remplaçant l'habit vert d'ordonnance et le manteau de drap blanc piqué de bleu. Ils en avaient tant fait, avec Milhaud, l'ancien conventionnel devenu général, ou Montbrun, le beau cavalier, de la frontière à l'Andalousie et de Torrès-Vedras à Burgos, à Vittoria, à Bayonne!... Ils étaient avec Junot quand, pour gagner Abrantès par les chemins défoncés de l'Estramadure, on se nourrissait de glands, de châtaignes et de miel. Distribution de châtaignes, dix par homme



pour la journée — et, pour chaussures, les tiges des bottes seulement, les pieds nus — pas une cartouche en état de brûler — et l'ennemi devant soi, derrière soi, à gauche, à droite, partout. Cet ennemi qui savait ce que valait le sabre des dragons d'Espagne!

Comment les avait-on laissés, tout un jour, un long jour de bataille, sans les faire galoper vers le canon, aller aux Prussiens, sabrer, agir, mourir?... Ah! Grouchy, Grouchy! Et, dans le lent et sombre mouvement rétrograde, battant en retraite, quittant la Belgique, repassant la frontière de France, se rabattant sur Paris, ils avaient des frissons de colère, des appétits de combat, l'ardent besoin d'une revanche!

Les chefs leur disaient : « Patience! » On voyait des larmes dans les yeux rouges des colonels. Les jurons de colère grondaient sur les lèvres farouches des soldats.

Et les derniers jours de juin les retrouvaient sous les murs de Paris, à Montrouge, attendant l'heure de la bataille, certains que le maréchal duc d'Auerstaedt ne laisserait pas inactifs les soixante-dix-huit mille hommes qu'il avait sous la main et qu'il pouvait jeter, d'un geste, sur l'ennemi. Des travaux activement menés défendaient le pont de Saint-Cloud, le pont de Sèvres. Des épaulements protégeaient Neuilly. La garde, les débris de la garde, étaient au Champ de Mars, en réserve. Vingt-quatre pièces de canon, en batterie sur les hauteurs d'Auteuil, balaieraient la plaine de Grenelle.

Davout, intrépide, hésitait encore, voulant, au fond de son âme, livrer le combat furieux, certain de vaincre, prêt à se battre, disait-il, si le gouvernement l'y autorisait. Et il avait eu des mots épiques, dans le conseil. A Fouché lui demandant s'il pouvait répondre de la victoire : « Oui, et je repousserai les deux armées anglaise et prussienne si je ne suis pas tué dans les deux premières heures. »

Mais personne ne voulait prendre de responsabilité. Carnot, en habit de garde national, tout couvert de poussière et revenant d'inspecter Paris, avait dit : « Il y a trahison évidente : Paris n'est ni défendu sur les points vulnérables, ni approvisionné. » Et Carnot devait, en parlant ainsi, regarder le duc d'Otrante. « Eh! bien, disait le maréchal à son aide de camp, M. de Trobriand, je la prendrai, moi, s'ils me laissent faire! »

On ne devait pas le « laisser faire », le vaillant soldat. Et le temps marchait.

On venait d'apprendre que le pont du Pecq était livré aux Prussiens par un traître, le journaliste Martainville, qui s'en vanta plus tard comme d'un fait d'armes, Martainville, le futur auteur du *Pied de Mouton*. A neuf heures, le 30 juin, un Conseil de guerre s'assembla à la Villette, Vandamme demeurant à Vincennes, et, pendant qu'on discutait, le général Grenier, membre de la Commission du gouvernement, informait le maréchal Davout de la marche de la cavalerie prussienne, de Saint-Germain sur Versailles : le pont du Pecq, livré si vite, était promptement utilisé.

Le duc d'Auerstaedt frémissait encore de la lecture d'une lettre où Blücher le sommait de rendre Paris s'il ne voulait pas, disait le général prussien, que sa mémoire fût exécrée à Paris comme elle l'était à Hambourg.

Davout releva l'insolence de l'ennemi. Il appelle un aide de camp : « Cet ordre au général Exelmans! » Et il commandait à Exelmans, dont la cavalerie occupait Montrouge et campait à Gentilly, de montrer aux Allemands que les vaincus pouvaient vaincre encore.

Il connaissait Exelmans, non plus par la légende du cavalier, comme les soldats, mais par le détail des faits de guerre où s'était officiellement distingué le général.

Exelmans avait alors quarante ans. Le portrait qui se trouve au musée de Versailles le montre quasi septuagénaire avec des cheveux gris qui ont dû être roux, l'aspect bonhomme à la fois et batailleur. En 1815 il devait être ardent et emporté, fou de colère, d'ailleurs, depuis Waterloo, et répétant sans doute comme ce Marbot, qui est assez sévère et, je crois, injuste envers lui, dans ses entraînants *Mémoires* : « On nous a fait manœuvrer comme des citrouilles. »

Exelmans, comme tant d'autres héros de l'épopée, était un soldat de fortune. Il avait quitté Bar-sur-Ornain à seize ans, volontaire de 91 au 3^e bataillon de la Meuse, avec Oudinot pour chef, et, sept ans après, à vingt-trois ans, il était aide de camp du général Eblé, devant Naples; il passait bientôt à l'état-major du général Broussier, à celui de Murat, en 1800, et, chevauchant à travers les champs de bataille, portant des ordres sous les balles, héroïque au combat de Crémone, ayant — récit tant de fois fait dans les chambrées — deux chevaux tués à Vertingen, en 1805, chargé de porter les drapeaux conquis aux bords du Danube à Napoléon qui lui disait : « Je sais qu'on ne peut être plus brave que vous; » gagnant un grade à chaque bataille, colonel après Austerlitz, et emportant Posen à la tête de son régiment, général de brigade après Eylau, chef d'état-major de Murat en Espagne, arrêté par les Espagnols et livré aux Anglais, trois ans prisonnier, rejoignant en 1811 le grand duc de Berg devenu roi de Naples, et nommé grand écuyer de Sa Majesté Murat en 1812, général de division et baron de l'Empire, combattant en Saxe avec Macdonald, en Hollande, en France, marquant de quelque fait d'armes chacune de ces étapes glorieusement douloureuses : Méry, Plancy, Arcis-sur-Aube.

Le soldat de l'Empire s'était vu menacé d'un mandat d'arrêt par la Restauration, parce qu'il avait commis ce crime étrange d'écrire à son ancien chef, le roi Joachim, une lettre saisie par la police dans les papiers d'un Anglais, lord Oxford. Et, cerné dans sa maison par cinq gendarmes et une compagnie de grenadiers, il enfermait sous clef, dans son propre appartement, le commissaire chargé de l'arrêter, s'échappait, mettait à la poste une lettre où il se plaignait à la Chambre des députés de la violation de son domicile et s'engageait à se constituer prisonnier si on lui accordait un tribunal compétent.

Le ministre l'avait alors traduit devant un Conseil de guerre, et Drouet, comte d'Erlon, devait le présider. « Connaissant mes juges, je suis prêt, avait écrit Exelmans, à leur confier, en toute sécurité, mon honneur et ma personne. »

A Lille, prisonnier dans la citadelle, le Conseil de guerre l'avait acquitté, et le retour de l'île d'Elbe avait fait de lui un pair de France. Macdonald nous le montre, en ses *Mémoires*, furieux, acharné à la poursuite de la Maison du Roi qui fuyait devant l'Empereur rentré aux Tuileries. Exelmans faillit la sabrer à Béthune.

L'Empereur lui donnait bientôt, sous les ordres de Grouchy, le commandement de la cavalerie légère qui, à Fleurus, à Ligny, enfonçait les rangs ennemis et, le 18 juin, au grondement du canon de Mont-Saint-Jean s'était amèrement sentie inutile, battue sans bataille.

Cette inutilité, Exelmans, comme tous ses soldats à la fois, en gardait l'amertume, et de quel frémissement de plaisir il dut

saluer l'ordre de Davout, ce commandement de marcher en avant ! Comme il dut ardemment faire sonner le boute-selle !

Les Prussiens étaient à Versailles. On allait les chasser de Versailles, chargez !

Les cavaliers de Fleurus durent, à l'aube du 1^{er} juillet 1815, mettre joyeusement le sabre au clair.

II

La veille, à Versailles, voici ce qui s'était passé : Blücher, voulant éviter Montmartre et les Buttes-Chaumont, avait fait avancer ses soldats de Saint-Germain sur Versailles. Le soir venait lorsque les avant-postes se présentèrent devant la grille

du boulevard du Roi, redevenu boulevard de l'Empereur. Cette grille était fermée. La garde nationale de Versailles occupait le poste de la barrière, du côté de la ville. A la mairie, le chevalier de Jouvencel, maire, et le Conseil municipal délibéraient. C'était ce même chevalier de Jouvencel qui, au 6 avril 1814, lors de la première invasion, avait risqué sa vie pour faire entendre raison à des soldats du corps de Raguse irrités et voulant combattre en désespérés, quitte à faire incendier la ville par le canon des Russes établis sur la butte de Picardie. M. de Jouvencel avait parcouru les groupes, suppliant les soldats qui lui lacéraient son écharpe, vou-



laient lui arracher sa croix. Le 30 juin 1815, devant un péril identique à celui du mois d'avril 1814, M. de Jouvencel reprenait ses fonctions.

Il s'agissait de protéger Versailles, de sauver les blessés français couchés aux ambulances, dans la caserne des gardes françaises, dans les écuries de la Reine, au château, dans l'aile gauche des ministres.

Le samedi, 1^{er} juillet, au matin, le général baron von Mulheim, lieutenant général de l'état-major de l'avant-garde du 4^e corps prussien, faisait entrer, dans Versailles, mille hommes de cavalerie d'avant-garde sous les ordres du général baron von Sohr ; mais il accordait à la garde nationale le droit de conserver ses armes et de continuer ses patrouilles. Les militaires malades et blessés ne seraient pas inquiétés et recevraient, après guérison, un sauf-conduit et des vivres de marche.

Les cavaliers prussiens pénétraient alors en ville, par la grille ouverte. C'étaient des cavaliers d'élite, les plus beaux régiments de l'armée prussienne, les hussards de Brandebourg et de Poméranie.

Créés en 1730, les hussards de Brandebourg portaient en 1815 le numéro 3 ; les hussards de Poméranie, qui dataient de 1758, portaient le numéro 5. Ils s'appellent aujourd'hui, les premiers : hussards de Zieten, Husaren-regiment von Zieten (*Brandenburgischer*) ; les seconds : Husaren-regiment Fürst Blücher von Dahlstatt (*Pommerscher*). Ils avaient, comme les cavaliers d'Exelmans, leurs légendes de gloire, leurs souvenirs de Silésie, de la guerre de Sept ans, des guerres de Bavière, de Hollande, en 1787, de 92 à 95 et de 1806 contre la France. Et, chose étrange, ironie du destin et de l'histoire, — souvenir exécré par eux, celui-là, — ils avaient marché à nos côtés, en Russie, attaqué avec les cuirassiers de Caulaincourt la Grande Redoute à la Moskowa ! Napoléon les avait embrigadés, trainés ainsi que des vaincus, au delà le Niémen. Comme ils s'étaient affranchis même avant Leipzig !... La mémoire du plus illustre de leurs chefs, Zieten, était vivante encore dans les rangs des hussards rouges et un Zieten, le colonel, devait, cinquante-cinq ans plus tard, tomber à la tête de ce même régiment, à Rézonville. Tous deux,

les deux régiments avaient chargé le 18 juin à la Belle-Alliance, et c'était le galop acharné, l'haleine ardente de leurs chevaux et le froid de leurs sabres que sentaient les fuyards de la Grande Armée éperdue, sur la chaussée de Genappe. Ils avaient dû, dans la poursuite du troupeau humain, la nuit, exécuter avec une joie féroce les ordres sans pitié de Blücher. Leurs bottes, le matin, étaient aussi rouges que leurs armes.

Hussards de Brandebourg et de Poméranie campèrent, aux premières heures du 1^{er} juillet, sur la place d'Armes de Versailles. L'état-major du baron von Sohr était à la mairie, n° 4, avenue de Paris, dans l'hôtel où la princesse de Conti offrait jadis la collation à Louis XIV et où, sur le théâtre, Lully et Quinault avaient fait jouer leur *Alceste*... Les bruits de fer et d'éperons, après les violons du Roy ! On apportait du fourrage aux chevaux, du champagne aux officiers. Les beaux cavaliers caracolaient ou faisaient trainer leurs sabres sur le pavé de Louis XIV.

Les vieilles gens de Versailles, qui avaient vu passer et le Roi et la Reine, et les députés des trois ordres, et le noir huissier Maillard à la tête des femmes en caracos débraillés, et l'Empereur avec sa garde, et les rois vaincus, et les compagnons de Hoche, devenus rois ; — les pauvres gens effarés regardaient ces soldats allemands comme à travers un voile ils eussent regardé les personnages un peu falots du plus étrange et du plus improbable des rêves. Hélas ! ce n'était pas l'hallucination, c'était bien la cruelle réalité de la défaite, et ce n'était pas la dernière fois que devaient caracoler sur le pavé de Versailles les poudreux hussards de Zieten, les Poméraniens et les Brandebourgeois.

Cependant, au clair matin de ce 1^{er} juillet, le général Exelmans avait quitté son campement de Montrouge. Il marchait sur Versailles, le 5^e et le 15^e dragons en tête, tandis que le lieutenant général Piré, avec le 1^{er} chasseurs (colonel Fodoas) et le 6^e chasseurs (colonel Simoneau), partaient d'Issy, avec le 44^e de ligne, pour aller se poster à Rocquencourt, par la route des bois de Fausses-Reposes et de Ville-d'Avray.

Le plan d'Exelmans bien simple : il s'agissait de pénétrer dans Versailles, d'en chasser les Prussiens du colonel von Sohr et de les rejeter sur les chasseurs à cheval et les soldats du 44^e

qui filaient par les bois. Ainsi pris entre deux feux, les Allemands paieraient cher l'insolence de leur feld-maréchal et, si cette expédition ne modifiait pas les destinées de la campagne elle donnerait, du moins, aux soldats inutilisés par Grouchy, l'oc-



casation de montrer leur courage et de venger quelques-uns des morts de Waterloo.

Les Prussiens, du reste, ne devaient pas attendre l'arrivée des cavaliers d'Exelmans. Cette avant-garde avait hâte de marcher en avant, de voir Paris, d'y entrer. Et, à trois heures de l'après-midi, le boute-selle étant sonné, les beaux régiments victorieux quittaient la place d'Armes, emplissaient du bruit de leurs fanfares les rues des Chantiers, des Réservoirs et sortaient de Versailles par le pont Colbert, montant vers les coteaux de Vélizy, tandis que les fenêtres des maisons de Versailles se rouvraient furtivement, les oreilles tendues écoutant le bruit des chevaux ennemis s'éloignant, là-bas, au loin...

Ils avançaient, les deux régiments prussiens, coiffés du grand shako évasé recouvert de toile cirée, portant la sabretache et agitant leurs larges sabres recourbés, à fourreau de fer. Le régiment de Poméranie au dolman bleu sombre, avec la pelisse bleu foncé à fourrure blanche, le pantalon charivari gris, les tresses jaunes; l'autre régiment tout noir, avec tresses blanches et la funèbre tête de mort sur le devant du shako, ce crâne d'argent aux yeux troués reposant sur deux os en croix — image de la guerre sans merci promenée à travers les moissons de France par ces légendaires hussards de la Mort! Ils marchaient, coupant parfois de leur sabre quelque branche verte qui leur

fouettait le visage — et, de temps à autre, de cette troupe où les cliquetis du fer tintinnabulaient comme des sonnailles de mort, dans le bruit des chevaux en marche, une grande clameur sortait, ardemment sauvage, des cris gutturaux chargés d'avidités colères et de haine recuite au feu de Waterloo :

« Paris! Paris! Paris! »

Et les cuivres jouaient cette *Pariser Einzugs-Marsch*, de 1814, qui avait déjà insulté les échos de France, la *Marche sur Paris*, ironique, marquant le pas, railleuse, triomphante, avec des sons de fifre narquois, entrant dans l'oreille et dans le cœur comme des vrilles atrocement aiguës.

Tout à coup, à l'embranchement des routes de Bièvre et de Versailles, sur les coteaux, près des bois de Verrières, à travers les branches, au fond des allées, et, là, de front sur la route, les hussards prussiens aperçurent des casques de dragons français; — et les régiments s'arrêtèrent d'un mouvement brusque, pour soutenir le choc de cavaliers qui, du fond des bois, surgissaient comme des fantômes : les dragons du général Vincent criant : « Vive la France » et brandissant leurs sabres. Ils arrivaient au triple galop, emportés par cette rage qui datait de tant de jours, de tant de nuits, comme s'ils eussent eu l'appétit de mordre en pleine chair ennemie, comme s'ils eussent été poussés par les spectres des camarades — cuirassiers, chasseurs, lanciers rouges, vieux chevrons du bataillon sacré, enfants de la jeune garde, héros imberbes de Planchenoit — qui pourrissaient, là-bas, dans la plaine et les coteaux du grand charnier belge...

Il y eut alors une mêlée farouche, une poussée, des corps à corps, comme dans les combats homériques. Les Prussiens, surpris, essayaient d'arrêter cette trombe humaine. Mais, depuis le matin, les cavaliers d'Exelmans se promettaient la bataille et ils entraient dans les rangs prussiens avec la colère sourde de gens qui, depuis le 18 juin, avaient soif de revanche. Ils sortaient de partout, au galop de leurs montures, des fourrés, des sentiers, les trompettes sonnant la charge... Tandis que les dragons du général Vincent sabraient de front, le 6^e et le 20^e chargeaient en flanc... Autant de duels que de chocs, dans cette mêlée de sabreurs où roulaient à terre les shakos et les casques... Briqueville, du côté des nôtres, avait la tête fendue. « Ce n'est rien, disait-il, rien : chargez toujours!... »

Les hussards allemands essayaient vainement de défendre la route, de trouer l'obstacle humain qui se dressait entre eux et Paris; les dragons poussaient, taillaient, perçaient les rangs et, enveloppés d'éclairs de sabres, les escadrons de Brandebourg et de Poméranie reculaient, refoulés, — quelques cavaliers déjà tournant bride...

Le mouvement de houle, où l'on sent la déroute, se dessinait déjà, et les vieux dragons d'Espagne en avaient le sentiment, comme un maître escrimeur a la sensation de sa supériorité en voyant l'adversaire rompre précipitamment. Alors un redoublement d'efforts les poussait encore en avant, les enfonçait dans les escadrons rompus, et la fuite commençait chez les Allemands; chez nous, la poursuite, la poursuite à coups de sabre, avec les cris de colère et les jurons des grognards ressaisissant la victoire...

La charge d'Exelmans passait sur ces coteaux à fond de train, bride abattue, suivant la déclivité du terrain qui la précipitait, plus ardente...

III

Maintenant, c'était non plus vers Paris qu'ils marchaient, c'était du côté de Versailles qu'ils couraient, les hussards de Zieten, les vainqueurs de Belle-Alliance! Ils avaient résisté près d'une heure avant de se débander et, poussés, bousculés, sabrés, la pointe au corps, ils reculaient, ils reculaient au galop sous les coups de ces dragons dont ils paraient, en se retournant, les coups de lattes.

Et, fuyant, courant effarés sur cette même route de Versailles qu'ils suivaient triomphalement tout à l'heure, ils sentaient, en quelque sorte, sur leur nuque, le vent du fer qui les sabrait, le souffle des chevaux qui les poursuivaient, le même souffle précurseur de la boucherie qui avait passé sur les fuyards de la nuit de Waterloo...

Au loin, là-bas, à droite de la route, au delà de Versailles, ces bois profonds, ces massifs d'arbres, cette verdure vaguement aperçue, à travers le galop haletant et le cliquetis du corps à corps, c'était, se disaient-ils, le salut. Dans ces bois, la poursuite acharnée de ces dragons qui poussaient devant eux les hussards de Prusse, s'arrêterait...

Et, tout en se retournant pour faire le coup de sabre, les cavaliers allemands enfonçaient leurs éperons au ventre des chevaux... A Rocquencourt, à Rocquencourt! Vite, on se reformerait à Rocquencourt!

Oui, à Rocquencourt, le salut les attendait. Ils le croyaient, ils le disaient...

« A Rocquencourt! » criaient les officiers désignant, au bas de la descente, les touffes sombres, du bout de leurs sabres.

Et ce qui les attendait, là-bas, dans les bois verts, les hussards de la Mort — c'était cette mort même dont ils portaient

comme sur un *san-benito*, les attributs lugubres sur leurs coiffures de bataille.

Versailles ! Voici Versailles !

Le pont tournant, la place d'Armes, les avenues, le boulevard de l'Empereur, toutes ces rues qui, deux heures auparavant, avaient vu caracoler fièrement les cavaliers allemands, les revoyaient, têtes nues, égarés, poursuivis, épars, et se précipitant en hâte vers cette grille que la garde nationale leur ouvrait la veille ; — et, cette grille, ils la poussaient en hâte derrière eux, oubliant des fuyards qu'on sabrait, ça et là, dans les rues ou sous les arbres du boulevard.

Enfin, la grille était fermée ! Fermée derrière les cavaliers en déroute. Les Prussiens pouvaient se croire hors d'atteinte. Le colonel von Sohr demande si l'infanterie du général Thielman n'est pas à Versailles. Non. L'infanterie est encore à Saint-Germain. « Eh ! bien, en retraite sur Saint-Germain ! »

Et, au galop, la retraite continue. Mais le 1^{er} chasseurs attend à Rocquencourt et, las d'attendre, entendant vaguement le bruit d'une chevauchée lointaine, le colonel envoie en reconnaissance, du côté de Versailles, trois compagnies commandées par le chef d'escadron Rambourg, jeune, hardi, et, à la grille du parc, les chasseurs se heurtent aux hussards de Brandebourg et de Poméranie, entraînant leurs bagages et les chevaux de main. Nos chasseurs aussitôt se précipitent, sabrent l'escorte prussienne, hachent les hussards ; mais le commandant Rambourg tombe dans le combat. Le plus vieux capitaine, le capitaine Dervillé, prend alors le commandement.

L'histoire a retenu son nom : « Il est, a dit de lui son général, le général Piré, dans une note reproduite par le général Ambert, *le dernier soldat français qui ait donné un coup de sabre à l'ennemi en 1815.* » Enfant, ce Dervillé avait donné aussi des coups de sabre, aux jours de gloire. A Marengo, le 13^e chasseurs



marchait aux Autrichiens en colonne, par sections, et le colonel Bouquet, au premier rang, apercevait déjà les casques des dragons de Kayser lorsque, voyant un gamin en uniforme, un petit brigadier imberbe, à ses côtés, parmi les officiers, il dit à l'enfant :

« On va charger, passez derrière le régiment.

— Mon colonel, répondit l'enfant, c'est ici ma place et j'y reste. »

Et, chargeant les dragons autrichiens à côté du colonel Bouquet, le petit recevait gaillardement six coups de pointe. La République lui avait donné un sabre d'honneur : c'était Dervillé. L'Empire agonisant le retrouvait toujours à cheval et toujours en tête, simple capitaine, succédant au chef d'escadron qui venait de tomber.

L'escorte prussienne était à peine dispersée que d'autres cavaliers arrivaient, bride abattue, des hussards de Brandebourg, nombreux, haletants, — tout le régiment, tout ce qui restait du régiment — et qui, apercevant les chasseurs français, se rejetaient, par les champs, vers le Chesnay, à travers la plaine. Dervillé prend deux compagnies (cinquante hommes) poursuit les hussards, les rejoint dans les ruelles du village, et, à travers les murs bas, les petites ruelles, attaque l'ennemi qui fuit en colonne. Les rues sont étroites ; le front que la petite troupe présente aux Allemands est le même que celui que le régiment de Brandebourg, plus épais, peut opposer. Mais l'épaisseur des rangs prussiens est profonde. C'est une poignée d'hommes qui poursuit une foule. En faisant demi-tour, les Brandebourgeois pourraient l'écraser.

Les cinquante hommes de Dervillé ne réfléchissent pas, n'hésitent pas : ils sabrent. Ils s'enfoncent dans cette fourmilière armée, dans ce ruisseau de fer. En avant, les chasseurs de France ! Ils peuvent se noyer dans ce torrent, se fondre dans la fournaise humaine. Cinquante ! Ils sont cinquante ! Mais cinquante héros, cinquante petits cavaliers enragés depuis un mois, affolés depuis une heure, cinquante cavaliers qui ont un chef intrépide à leur tête, qui en ont vu tomber un autre il y a un moment, et qui ont

la folie du coup de sabre. Enfoncée, l'arrière-garde ! Culbutée, la colonne allemande ! Poursuivi, l'escadron qui se débande ! Et les sabres volent, fendent les shakos de cuir, les tresses blanches, les crânes coiffés de têtes de mort. A travers les champs, dans les blés où les cavaliers disparaissent à demi, c'est une chevauchée de légende et de ballade, et les hussards noirs se dispersent comme des fantômes, sous la poussée héroïque et folle de ces cinquante, quarante, trente petits chasseurs, dont le nombre diminue, mais qui galopent, crient, sabrent, tuent, — le brigadier de Marengo les guidant à cette dernière fête de la victoire. Vive la France ! Vive l'Empereur !

C'est maintenant vers Bougival que les Prussiens se dirigent, au galop, semant le chemin de leurs morts. Ils passent, effarés. Hurrah ! les morts vont vite ! Maintenant, leur colonel, von Sohr se trouve engagé, au Chesnay, dans un chemin entouré de murailles, pris là comme dans une route étranglée et la compagnie de dragons, laissée en réserve par le capitaine Dervillé, s'élance aussitôt, le capitaine Debut à sa tête, Debut qui voit le péril où se trouve l'ennemi.

Poursuivis en queue par Dervillé, les hussards vont être attaqués en tête par Debut et sa compagnie. Les nouveaux venus, avant de sabrer, font feu de leurs carabines et les hommes et les chevaux tombent, tandis que ceux des Prussiens qui survivent se pelotonnent comme un troupeau pris entre ces deux poignées de dragons.

Le colonel von Sohr sent que son régiment est perdu. Il veut trouver cette ligne ennemie, si peu profonde, il appelle ses soldats, fait demi-tour et, l'épée à la main, éperonne son cheval et court aux dragons de Dervillé. Et c'est le capitaine français en personne qui arrête le colonel prussien. Les sabres des chefs se croisent, comme en un duel corps à corps, dans ce défilé où s'entassent les chevaux effarés et les hommes éperdus. Le sabre de Dervillé s'abat sur le colonel von Sohr qui s'affaisse. « Vous êtes mon prisonnier, colonel ! » Et la voix de Dervillé domine les cris des soldats, le bruit du fer, le fracas de la bataille : « Bas les armes ! » On vit des hussards de Brandebourg monter droits sur

leurs chevaux, se cramponner aux murs, sauter à travers champs, fuir dans les blés, tomber ça et là, sous les coups de sabres ou de carabines. Le général Joachim Ambert, pour peindre la déroute des Brandebourgeois, emprunte le langage du *xv^e* siècle : « Les chasseurs de Dervillé, dit-il, les dépiècent, déglaiwent et détranchent. »

Et c'est alors qu'on eut ce spectacle : marchant devant le capitaine, le colonel von Sohr et ses officiers, prisonniers de guerre ; un régiment, le régiment de Brandebourg conduit par les débris de trois compagnies françaises. Et Paris, le lendemain, allait voir vendus à l'encan, sur le Marché aux chevaux, les montures de ces fameux hussards qui, depuis Mont-Saint-Jean, avaient promené la terreur sur le pays de France.

Le maréchal Davout était vengé de l'insolence du feld-maréchal Blücher.

Exelmans avait fait passer sur l'ennemi la patriotique rage qui l'étranglait depuis le 18 juin, et la campagne de France s'achevait sur une journée de gloire, un de ces combats héroïques, de ces épiques batailles qui demeurent comme ensevelis dans la nuit des défaites suprêmes, mais qui n'en méritent pas moins la reconnaissance de la patrie et la lumière de l'histoire.

IV

Les Allemands le connaissent bien, ce combat de Rocquencourt, et le nom d'Exelmans est de ceux qu'ils répètent avec une sorte de respect farouche (1). Ce soir du 1^{er} juillet 1815, le futur maréchal dut se dire qu'il avait, du moins, relevé l'outrage. Douze cents hussards gisaient autour des maisons basses de Rocquencourt, dans la plaine du Chesnay, les rues de Versailles et les coteaux de Vélizy.

Et, dans un fossé de la route, pendant que le soleil, là-bas, disparaissait derrière les masses d'arbres où les Prussiens râlaient, quelque dragon mourant, humble soldat aussi heureux qu'Exelmans de cette dernière heure de victoire, ne pouvait-il, dans l'hallucination et la fièvre suprême, voir, comme dans une chevauchée de rêve, passer, passer et repasser, les escadrons emportés dans le torrent des souvenirs ?

Toute une légende, toute une épopée — un songe illuminé de

(1) Le vainqueur d'Auerstedt dut protéger le vainqueur de Rocquencourt. Après la capitulation, Exelmans avait ramené ses troupes à Clermont-Ferrand. C'est là que l'ordonnance du 24 juillet 1815 vint le chercher et le frapper. Il était banni. De ce glorieux combat de Rocquencourt, comme de la lettre au roi de Naples, on lui faisait un crime. Davout dut déclarer que si Exelmans avait chargé les Prussiens c'est que, lui, ministre de la guerre, lui avait ordonné de le faire. Le général proscrit se réfugia à Bruxelles. Bientôt, n'y étant pas en sûreté, il se cacha à Liège. Mais la police belge, aux ordres du comité diplomatique européen, découvrit l'asile et Exelmans, forcé de quitter une maison amie, erra en Allemagne, où son nom, uni à celui de Rocquencourt, éveillait des idées de haine. Avec lui, sa femme, ses enfants, partageaient les hasards, les douleurs de l'exil. On traquait le soldat, on arrêtait sa femme, frêle et héroïque, interrogée sur les retraites choisies par son mari et ne répondant que par ces mots : « Je ne sais pas. Je ne sais rien, et, si je savais, je ne dirais rien. » Exelmans était caché dans le grand duché de Nassau quand les mesures prises sans jugement, contre lui et trente-sept autres exilés, s'adoucirent. Il rentra en France. — On sait qu'il mourut maréchal. Mais sait-on qu'il succomba à une chute de cheval, sur cette même route que ses soldats avaient suivie le 1^{er} juillet 1815 en allant à la rencontre des Prussiens ? C'est en se rendant chez Madame la princesse Mathilde, à Saint-Cloud, que, près du pont, le maréchal tomba et se brisa la colonne vertébrale.

gloire — finissait maintenant, entrant dans l'ombre de la nuit, avec ce crépuscule tombant sur la plaine où, dans les blés, les chemins, au bord du petit étang, le long du ruisseau, près des saules, les hussards allemands râlaient coude à coude avec les cavaliers de France mourant avec leur sabre encore retenu au poignet par la dragonne en cuir.

Et, dans ce rougeoiement fantastique des couchers de soleil,

au fond du ciel, roulait un Régiment-Fantôme : toutes les gloires qu'envahissait aussi le crépuscule, tous les souvenirs de victoires, bafoués par l'ironie du sort, Wattignies aboutissant à Waterloo, l'aurore de Neerwinden et de Kaiserslautern ayant pour conclusion cette nuit de l'invasion qui semblait sans réveil. Et les mourants de ce soir de juillet les revoyaient, les camarades qui avaient semé leurs os à travers l'Europe, plus heureux que ceux-là qui tombaient sur l'herbe de France. Qui sait si, dans le bourdonnement de la mort, ils n'entendaient pas la marche du régiment, la trompette sonnait la charge à Bassano ou à Marengo, et la fanfare dans les entrées de villes, et ces rêves fous de batailles épiques, Austerlitz, Iéna, la neige d'Eylau, le soleil d'Espagne, les villages roussis dans les montagnes rudes, les couvents hostiles, les sierras meurtrières, les torrents qui se gonflaient comme pour dévorer, rouler les cavaliers ainsi que des cailloux, les longues lignes sinistres, là-bas, devant Lisbonne, Torrès-Vedras, Zamora, Almonacid, des noms de romanceros et de légendes, l'Espagne conquise et reperdue, 1813 ripostant à Vittoria, la déroute, les défilés coupés par Mina, la fusillade l'égorgeant dans ces montagnes farouches derrière lesquelles était la France... Et la France même, la France disputée aux Anglais, aux Autrichiens, aux Cosaques ! La France envahie comme cette Espagne dont on nous chassait, comme cette Russie où la Grande Armée roulait ruisseau humain emporté par la débâcle !

C'était sur cela, sur tout cela, sur tous ces morts, ces millions de morts, sur ces fanfares et ces râles, sur ces drapeaux conquis, ces nations soumises, ces royaumes faits, défaits, improvisés et jetés au vent, sur ces aventures et ces héroïsmes, sur près d'un quart de siècle de batailles où le sang humain avait coulé à remplir une cuve géante, un lac rouge ; c'était sur ces canonnades et ces fusillades de la Révolution et de l'Empire que tombaient lentement le soleil et le silence... A peine un coup de feu, au loin, un dernier coup de carabine sur un fuyard, un hennissement de cheval éperdu, dans les bois, un bruit d'étriers sans cavalier, un soupir de blessé... Presque rien. Bientôt la nuit, une nuit sereine, la calme nuit d'un été joyeux, d'un été qui fleurissait les fleurs et mûrissait les moissons sans se soucier des égorgements des hommes...

Mais, dans la pourpre de ce soleil couchant, il y avait du moins un dernier reflet, un suprême reflet de gloire. Ils mouraient, les vainqueurs de Ligny, les compagnons impuissants des vaincus de Waterloo, dans une rencontre épique, un des beaux faits de guerre de cette armée à l'agonie. Combat sublime dont le souvenir eût été plus glorifié si cette chevauchée de la mort n'eût pas été comme le post-scriptum de l'histoire des grandes guerres et si l'on n'eût pas, quelques jours après, demandé à ces héros compte de leur dévouement patriotique et de leur rage, comme si cette victoire suprême eût été un crime.

Que de fois je l'ai suivi, par les jours d'été, le chemin de cette



charge épique en croyant revoir, à travers les taillis de chênes, les sabres des dragons prêts à fondre sur les hussards ! Il ne reste rien, aucune trace, de ce jour de gloire.

De Velizy la route, d'abord plane, descend vers Versailles jusqu'au pont Colbert, dont les vieilles maisons s'élèvent à droite, en contre-bas. On a passé en combattant devant le château de la Tour-Roland, devant l'auberge de l'Hôtel-Dieu. Les cavaliers de 1815 se sont hachés là-devant, et, maintenant, à l'endroit même où ils sont morts, des bicyclistes courent, et quelque troupeau de moutons apparaît, broutant le communal dans la poussière.

A Versailles, sur la place d'Armes, on s'est battu aussi et les Poméraniens ont descendu au triple galop la rue des Réservoirs pour gagner le Chesnay. Le boulevard du Roi, coupé par la rue d'Angivilliers, a vu des duels d'homme à homme, comme dans les chants d'Homère, sous ses allées d'ormes et devant ses grandes maisons grises.

A l'hôpital de Versailles, tandis que les blessés prussiens étaient soignés par les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul avec un dévouement et une charité qui valaient à nos compatriotes les remerciements officiels de M. de Martens, commissaire du roi de Prusse, les soldats de Blücher pillaient, rançonnaient les villages autour de Versailles, Rocquencourt, dont ils maltrahaient le maire, Meulan, Vélizy, Viroflay. Ils brûlaient les récoltes, imposaient à Versailles une lourde contribution de guerre.

Plus loin, au delà de la barrière, dont les deux piliers et la grille ont vu la garde nationale parlementer avec le colonel von Sohr, c'est la plaine, et le petit clocher à toit d'ardoises, dont le coq apparaît dans l'air, c'est l'église du Chesnay. Il n'y a, autour de l'église, pas une tombe française ou prussienne qui rappelle le combat du 1^{er} juillet 1815. On a dû enfouir les pauvres morts pêle-mêle, dans quelque trou ignoré ou ça et là, au hasard de leur agonie, dans les champs.

Mais elles les ont vus, toutes ces maisons de Rocquencourt, à mansardes garnies de crochets de fer, et de ces fenêtres sortaient les coups de feu qui abattaient les hussards de Brandebourg et de Poméranie. Ce château armorié, sur une petite hauteur, a servi

de quartier général aux officiers du 44^e. Ils étaient là comme à l'affût, attendant, fusils chargés, le gibier humain que rabattaient les cavaliers de Vélizy.

A droite, au loin, après Rocquencourt, les bois de Marly, Bougival, gardent le secret des coups de sabre d'il y a soixante-dix-sept ans.

Mais il ne faut pas beaucoup d'imagination pour se figurer la poursuite des fuyards et aussi les combats partiels au coin de ces ruelles grises.

Je regardais, l'autre jour, le coucher de soleil rougissant l'étang où plus d'un blessé avait dû se traîner, étanchant sa soif et baignant sa plaie saignante. Des chasseurs à cheval, l'uniforme clair, bien astiqués, passaient, disparaissant à mi-corps, dans les blés, comme avaient dû disparaître les cavaliers d'Exelmans.

Je regardais les ormes vieillies, les murs ourlés de joubarbes, cette terre qui avait frémi sous le fer des chevaux et bu, comme une autre rosée, le sang des hommes. Et je me disais : Le soleil s'est couché de même, indifférent et lent, sur le champ plein de cadavres, comme il descend, ce soir, sur l'étendue pleine de silence...

Tout à coup — à l'approche des petits chasseurs bleu de ciel — un oiseau s'éleva des blés, une alouette, la petite alouette gauloise et, comme si elle eût été la voix secrète, la chanson même de ces cavaliers silencieux, elle monta, monta, joyeuse, aérienne, dans le ciel pâli. Et il me sembla que c'était la voix, la voix vibrante, l'écho d'une trompette rouillée, enfouie dans ce blé vert, près du ruisseau et des saules, qui s'élevait comme un écho de l'héroïsme passé.

Et soudain il fut, ce coucher de soleil, égayé par le vol et la chanson de la petite et éternelle alouette gauloise qui voletait au-dessus des petits chasseurs bleus de 1892 et les accompagnait d'un refrain d'espérance !...

JULES CLARETIE
De l'Académie Française.

(Illustrations de Jeannot.)





Le Protégé de la Reine

PAR MARY SUMMER

NON, j'en demande pardon à Votre Majesté, elle n'y est pas du tout; Gotte est une honnête fille, mais une coquette fieffée qui veut faire endéver son amoureux; le geste plus vif, plus mutin quand la soubrette lance sa broderie à terre: « Tiens, tes manchettes seront faites quand elles voudront ». Songez, madame, que c'est un défi jeté au valet Lafleur, qui ne s'en émeut guère, du reste.

— Eh bien! et moi, mon cher Dazincourt, vous ne me dites rien? me suis-je vaillamment tiré, cette fois, de ma grande tirade? « Tu ne sais pas comme les maîtres sont aises quand « nous leur fournissons l'occasion de s'écrier: « Ah! que ces « gens-là sont bêtes! »

— Parfait, Monseigneur; je n'ai que des louanges à vous adresser; Votre Altesse tient la serviette sous le bras avec une aisance que lui envieraient nos *grandes casaques*, nos valets de la Comédie-Française.

— On croirait que toute ma vie j'ai servi à table les grands seigneurs, n'est-ce pas, Antoinette?

— Ne me demandez rien, mon frère d'Artois; je suis jalouse, en vérité; pour vous les éloges, pour moi les réprimandes. Est-ce ma faute si je suis mauvaise? Elisabeth vous dira que je ne sais pas encore mon rôle et puis M. Campan m'a soufflé de travers. »

Du fond de l'orchestre plongé dans l'obscurité, sortit une grosse voix et un gros rire.

« Ne cherchez donc pas de mauvaises excuses, Antoinette. M. Dazincourt a raison; vous êtes trop imposante, trop majestueuse; si le rôle de reine vous est familier, celui de soubrette est un peu nouveau pour vous. »

L'actrice, ainsi interpellée, se pencha par-dessus la rampe.

« Ne craignez rien, Sire, j'y arriverai, je vous le jure. Tandis qu'Elisabeth et madame de Polignac diront leur scène, je vais étudier mon rôle dans le jardin. »

Le lecteur l'adeviné peut-être: dans la salle de spectacle de Trianon, on répétait la *Gageure imprévue*, cette jolie pièce de Sédaine, qui n'a pas vieilli et qu'on écoute encore aujourd'hui avec plaisir. Acteurs: la reine Marie-Antoinette, madame Elisabeth, la comtesse Diane de Polignac, le comte d'Artois et M. d'Adhémar. Public: le roi de France, seul spectateur admis aux répétitions.

C'était alors, dans tous les châteaux, une fureur de jouer la

comédie; la reine avait subi l'engouement général; à quelques pas du petit Trianon, elle fit élever la coquette bonbonnière tendue de velours bleu dont Lagrenée avait peint le plafond, et Dazincourt, de la Comédie-Française, fut mandé par le premier gentilhomme de la Chambre pour donner des conseils à la troupe inexpérimentée. On ne pouvait mieux choisir que l'artiste, doublé d'un homme du monde, qui avait débuté dans la vie par être le secrétaire du maréchal de Richelieu et que l'abbé de Voisenon honorait de son amitié. Il fallait voir l'alerte petit provençal avec sa physionomie souriante, ses yeux pétillants de malice, se démenant sur la scène de Trianon, remplissant, avec une conscience scrupuleuse, ses fonctions de professeur et de régisseur.

Les simples mortelles ont la migraine quand on les contrarie; la reine de France avait bien le droit d'éprouver un léger malaise après une répétition si laborieuse. Les joues un peu colorées sous le fard, elle s'en alla d'un pas rapide à travers le coin de jardin, taillé à la française et bordé d'orangers, seule concession faite dans le parc de Trianon au goût de Lenôtre. Cette fois, la fille de Marie-Thérèse ne voulait pas qu'on pût dire, comme l'avait fait un impertinent, après la représentation du *Devin du Village*, que c'était royalement mal joué. Brochure en main, elle étudiait de bonne foi, si bien qu'elle faillit tomber dans le bassin où se dressait un Silène ventru. Décidément, pour travailler, on était mieux dans le jardin anglais, on ne risquait jamais d'y rencontrer personne. Laissant à sa gauche charmilles et statues, la Reine franchit le petit pont élevé au-dessus de la grotte et, passant devant le pavillon où la Dubarry était venue souvent prendre le café avec Louis XV, elle entra dans la vallée suisse remplie d'aimables surprises. Marie-Antoinette détestait les allées rectilignes du parc de Versailles; rien ne lui plaisait davantage que de pêcher dans le lac, de voir traire les vaches, de courir à travers les sentiers où chalets, temples, rivières et prairies s'entassaient dans un espace de quarante arpents au plus. Rousseau avait mis à la mode la simplicité pastorale; en créant les jardins anglais, on imaginait se rapprocher de la nature, on ne s'en était jamais plus éloigné.

Tout en marchant, la Reine continuait à déclamer son rôle: « Mon pauvre Lafleur, ne te gêne pas, déploie tous les trésors de ton esprit, près de Madame, tu ne seras jamais qu'un sot! »

« Là, cette fois, j'ai trouvé l'intonation et mon sévère professeur lui-même..... »

Elle s'interrompit toute étonnée; d'un massif voisin, un homme venait de surgir brusquement; la tête nue, la cravate en désordre, les vêtements couverts de poussière, l'œil hagard, son aspect n'avait rien de rassurant. Ce ne fut pourtant pas l'effroi, mais le mécontentement, qui se peignit sur le visage mobile de Marie-Antoinette.

« Qui êtes-vous pour oser vous promener ici? demanda-t-elle d'un ton hautain, bien différent de celui que prenait mademoiselle Gotte pour railler M. Lafleur.

— Je suis un malheureux qui n'a d'autre ressource que la mort si personne ne prend pitié de lui. »

La physionomie bouleversée de cet homme s'accordait si bien avec ses paroles, que la Reine reprit d'une voix plus douce :

« Mais vous n'avez donc pas lu les écriteaux accrochés aux grilles : « De par la Reine, il est défendu au public de pénétrer dans cette enceinte », comment le suisse vous a-t-il laissé entrer ?

— Je n'ai pas demandé de permission; un homme qui a la tête perdue s'inquiète bien du suisse! Que la Reine me fasse mettre en prison, si j'ai désobéi à ses ordres. On assure pourtant qu'elle est bonne; si je pouvais la rencontrer, lui conter mes peines, qui sait? peut-être trouverais-je moyen de l'attendrir, mais il n'y a pas de risque; la Reine! on ne la voit jamais que dans la galerie des glaces, en grand habit d'or ou d'argent, le front chargé de pierreries.

— En êtes-vous bien sûr ?

— Parbleu! aussi sûr que je le suis d'avoir, à cette heure, près de moi une charmante personne en déshabillé de bazin blanc, en fichu de gaze bouffant et dont ce grand chapeau de paille cache trop, à mon avis, les jolis cheveux. Au fait, vous m'inspirez confiance, cela me soulagera peut-être, j'ai bien envie de vous conter mes chagrins.

— Comme vous vouliez les conter à la Reine, alors.

— Justement et, d'abord, sachez que je suis gentilhomme; on m'appelle le chevalier d'Orville. A propos, et vous, quel est votre nom? »

Une pensée malicieuse traversa l'esprit de la Reine.

« Mademoiselle Gotte, pour vous servir, fit-elle, avec une révérence.

— Drôle de nom! Avouez, mademoiselle Gotte, que, tout à l'heure, vous m'avez pris pour un brigand ou au moins pour un vagabond. Le négligé de ma toilette y prêtait un peu; je n'ai guère le cœur à faire le petit maître, ce qui n'empêche que, sans avoir le droit de monter dans les carrosses du Roi, je sois de bonne noblesse de province; bien avant le règne de François I^{er}, ma famille était établie en Dauphiné et nous nous targuons de quelque parenté avec Bayard, le chevalier sans peur et sans reproches. Mais laissons cela; je suis pauvre à rendre des points à Job, et personne au monde ne s'intéresse à moi. Officier dans les armées du Roi, une blessure m'a rendu impropre au service; depuis quatre ans, je sollicite vainement une modeste place de contrôleur aux gabelles; on me berne, on se moque de moi; au moment où je crois toucher au but un rival plus heureux, qui a de puissants protecteurs, l'emporte sur le pauvre provincial; le ministre me fait injustices sur injustices.

— Mais, chevalier, les ministres sont créés tout exprès pour cela, l'ignorez-vous ?

— Chut! vous dites ces choses-là dans le jardin de la Reine, si on vous entendait! Je supporterais ma pauvreté, je continuerais à végéter, passant les nuits à copier de la musique, comme faisait M. Rousseau, et je ne me plaindrais pas, mais voici ma misère : j'aime et je suis aimé de la plus jolie mignonne; Lucette a des yeux, une taille et un pied! aussi menu que celui que j'aperçois sous cette mule à rosettes. Pourquoi rougir, mademoiselle Gotte? Je n'avais pas l'intention de vous fâcher.

— Eh bien! répliqua la fière Antoinette, moins offensée au fond que ne pensait d'Orville, vous n'êtes pas si malheureux, puisqu'on vous aime; qui vous empêche d'épouser mademoiselle Lucette?

— Hélas! elle n'est guère plus riche que moi, et son impitoyable mère prétend qu'elle fasse un bon mariage. Elle serait déjà mienne si j'avais réussi; j'en suis plus loin que jamais. On me faisait espérer un poste de receveur à Grenoble, ma ville natale; je sors de l'hôtel du ministre; un jeune commis aux



finances m'a annoncé d'un air gouailleur que la place était promise à un protégé de la maréchale de Luxembourg et, admirez mon malheur, ce rival intrigant courtise aussi Lucette. Il me restait une dernière ressource : essayer de voir M. Campan, le bibliothécaire de la Reine, qui fut jadis l'ami de notre famille. Je n'ai fait qu'un saut de la rue des Réservoirs à Trianon. M. Campan n'était pas au château, m'a-t-on dit; il se promenait dans le parc où je le trouverais sûrement et, depuis une heure, je cherche, je cours en vain. Ah! je le sens, tout est fini pour moi, nul doute que mon rival n'obtienne la main de Lucette. Elle pleurera en secret, la pauvre chérie, mais elle n'osera désobéir à sa terrible mère. La voir à un autre, je n'y survivrai pas; déçu dans mon ambition comme dans mon amour, je quitterai ce monde où l'honnête homme ne recueille qu'amertume et dégoûts.

— Gardez-vous-en bien, M. d'Orville; il ne faut jamais désespérer de l'avenir et s'abandonner soi-même. Peut-être ai-je aussi quelque crédit à la cour, comme M. Campan, et je lutterai, si c'est possible, contre l'influence de la maréchale de Luxembourg. Puisque vous avez confiance en moi, donnez-moi votre placet et vos états de service.

— Quoi ! vous voulez..... Ah ! mademoiselle Gotte, ma protectrice, mon bon ange, c'est le ciel qui a permis cette rencontre et moi, ingrat, qui maudissais la Providence. A présent, je le devine : vous êtes attachée à la personne de la Reine, vous la voyez, vous lui parlez tous les jours ; c'est elle, j'en suis sûr, que vous allez essayer d'intéresser à mon sort. »

Et, comme la fausse Gotte se taisait sans répondre :

« Mais non, chevalier, mon ami, tu n'es qu'un sot ; où

as-tu l'esprit ? Ne vois-tu pas ce papier qu'elle tient à la main ; tout à l'heure, je l'ai fort bien entendu déclamer en marchant ; la chose est claire ; ce port de tête si noble, cette physionomie si expressive ne peuvent appartenir qu'à une des étoiles de la comédie. Excusez, Mademoiselle, un provincial qui, de sa vie, n'a mis les pieds au théâtre et ne connaît guère que la route de Grenoble à Versailles. Comme nous vous bénirons, Lucette et moi ! Comme nous prierons pour vous jusqu'à notre dernier jour ! »



Et l'enthousiaste d'Orville, se jetant à genoux, saisit la belle main qui s'abritait sous une mitaine de filet ; il y appliqua un baiser plein de ferveur.

Juste en cet instant, un garde de Trianon se montra à l'entrée du vallon ; la Reine dégagea vivement sa main.

« Ne cherchez pas, je vous en prie, à savoir mon nom, dit-elle ; partez pour le Dauphiné, vous y recevrez bientôt de mes nouvelles. »

Là-dessus, elle s'éloigna en courant ; son élégante silhouette avait disparu sous les bosquets, que le chevalier restait encore immobile, étourdi, confondu d'une chance inespérée.

La répétition touchait à sa fin ; on attendait la Reine pour reprendre la scène que Dazincourt avait jugée défectueuse. Cette

fois, tout marcha pour le mieux, un malicieux sourire épanouissait les deux belles lèvres découpées à l'autrichienne et la perspective de faire des heureux mettait des reflets brillants dans les grands yeux verts de l'auguste soubrette.

« Bravo ! Antoinette, s'écria le spectateur toujours assis à l'orchestre ; du naturel, du piquant, à la bonne heure ! voilà une excellente Gotte, qu'en dites-vous, Dazincourt ? »

— Ah ! Sire, je souhaiterais d'avoir beaucoup d'élèves dont l'intelligence fût aussi prompte que celle de Sa Majesté. »

La Reine battit des mains toute joyeuse :

« Sire, puisque vous vous déclarez satisfait, accordez-moi votre appui ; j'ai quelque chose à solliciter du contrôleur général de vos finances.

— Diable ! pourvu que ce ne soit pas une trop grosse somme ; le trésor n'est pas riche en ce moment, vous le savez, Antoinette.

— Il ne s'agit pas d'argent, Sire, et la chose est moins importante que vous ne croyez. Votre Majesté veut-elle m'accompagner au hameau ? chemin faisant, je lui conterai une histoire.

* *

Changement de décor, plus de paysages artificiels, la nature a repris ses droits : une ravine solitaire aux environs de Grenoble ; à travers les pins clairsemés, l'Isère apparaît charriant ses eaux torrentueuses entre les pierres moussues et les roches déchiquetées. Sur le versant opposé de la montagne, le village de Voreppe se montre au loin, éparpillant sous la brume ses maisons et ses rians vergers. Debout, près du pont jeté sur l'Isère, un homme semble guetter avec angoisse : c'est le che-

valier d'Orville. De retour depuis une huitaine, il a sollicité et obtenu un rendez-vous de Lucette. Mais, déjà l'obscurité envahit les escarpements qui montent vers la Grande-Chartreuse ; on ne distingue plus le chemin qui se détache de la route royale de Lyon à Grenoble pour se perdre dans une gorge profonde avant d'escalader la cime où se dresse le pieux refuge. Et Lucette ne vient pas ! Osera-t-elle encore se risquer si tard dans ces solitudes ? le chevalier en désespère ; il s'apprête à regagner la ville lorsqu'une ombre s'avance d'un pas rapide sur le pont de bois ; enfin, c'est elle ! D'Orville s'élance au-devant de la bien-aimée.

« Qui a pu vous retenir ainsi ? » s'écrie-t-il.

Toute palpitante, la jeune fille se laisse tomber sur un banc de gazon.

« Un instant, dit-elle, j'ai craint de ne pouvoir venir ; ma mère avait des soupçons, elle ne me perdait pas de vue. L'idée de



vous causer une déception a donné de la hardiesse à la timide Lucette. Prétextant un léger malaise, je me suis retirée de bonne heure dans ma chambre ; j'ai attendu la nuit et, à l'aide d'une corde suspendue aux barreaux de la fenêtre, j'ai réussi à m'échapper par la porte du jardin dont j'ai pris la clef.

— Merci, ma généreuse amie ; il ne fallait rien moins que votre présence adorée pour me rendre l'espoir que j'avais perdu ; loin de vous, j'ai tant souffert ! Ah ! de grâce, ne vous défendez pas, laissez-moi vous presser dans mes bras.

— En avons-nous le droit maintenant ? sachez qu'aujourd'hui votre rival est tombé chez nous triomphant ; il se vante d'avoir obtenu la place que nous convoitions et n'attend plus, dit-il, que son brevet qui arrivera demain. Ma mère l'a autorisé à me faire sa cour ; il ne reste plus qu'à fixer le jour du mariage. Hélas ! faible créature, puis-je résister à toute une famille liguée contre moi ? si je suis ici la nuit, seule, près de vous, au mépris des bien-séances, c'est que j'ai voulu vous apprendre moi-même notre malheur. Soyez fort, soyez courageux, mon cher d'Orville ; dites-vous qu'on peut contraindre la volonté de Lucette mais qu'on n'enchaînera pas son cœur et qu'il vous appartient sans retour.

— Soit, résignez-vous puisque cela vous est si facile ; moi, qui ne saurais vivre sans vous, je sais ce qui me reste à faire.

— Par pitié, ne me regardez pas avec ces yeux irrités, ne me parlez pas sur ce ton ironique ; ai-je donc mérité tant de dureté ?

— Oh ! pardonne ma Lucette, à force de douleur, je deviens injuste, je suis un fou, un méchant homme de te tourmenter ainsi ; mais si tu savais ! Je souffre d'autant plus qu'un instant je m'étais bercé d'un rêve de bonheur ; une lueur d'espérance avait traversé mon triste horizon. Il y a quelques jours, dans le parc de Trianon, je rencontrais une inconnue, je lui contais mes peines et elle m'offrit spontanément sa protection. Elle était si noble et si charmante, elle paraissait si sincère ! je me fiais naïvement à ses promesses ; mais je vois bien qu'elle m'a oublié.

— Qui vous dit qu'elle ne s'occupe pas de vous ? attendez, au moins, pour perdre tout espoir et, surtout, mon cher d'Orville, jurez que vous n'attendrez pas à vos jours. »

Il ne répondait rien ; elle appuya sur son épaule une main tremblante, le caressant du regard, lui murmurant de ces paroles berceuses et mignardes comme les mères en trouvent pour apaiser les enfants ; sous le charme magnétique de la voix aimée, d'Orville sentit peu à peu se fondre l'âpreté de sa douleur. La lune jetait de pâles rayons sur le gouffre au fond duquel bouillonnait l'Isère, les sapins se balançaient sous la brise atténuée ; la douceur de ce beau soir d'été apportait un soulagement à ces deux cœurs désolés. Après tout, que c'était bon de s'en aller ainsi la main dans la main, seuls à jouir de la paix et de l'harmonie de cette nuit délicieuse ! Joie fugitive mais exquise qu'ils se promettaient de n'oublier jamais ! Aux portes de Grenoble, il fallut pourtant se séparer. Malgré les prières de Lucette, d'Orville passa une partie de la nuit à écrire des lettres et à mettre des papiers en ordre comme s'il se fût préparé à quitter ce monde. Vers le matin, harassé de fatigue, brisé d'émotions, il se jeta sur son lit ; il dormait profondément lorsque la porte s'ouvrit avec fracas.

« Vite, monsieur le chevalier, ouvrez les yeux ; voici une lettre et un paquet qu'on vient d'apporter pour vous. »

Et la respectable veuve, propriétaire de l'hôtel où demeurait d'Orville, lui tendit une grosse enveloppe portant le sceau royal et une boîte qui semblait contenir un bijou.

Encore tout ensommeillé, le chevalier rompit nonchalamment le cachet de cire rouge. En lisant, l'officier pâlit comme s'il allait s'évanouir : la lettre renfermait sa nomination de receveur des gabelles à Grenoble et la boîte de superbes *brignolettes* en diamants qui venaient de chez Boehmer, le joaillier de la Reine. Un papier, plié dans l'écrin, contenait ces mots : « Pour Mademoiselle Lucette, de la part de Mademoiselle Gotte ».

Sans souci de son hôtesse qui s'enfuit pudiquement, d'Orville

sauta à bas du lit; dix minutes après, il était à la porte de sa bien-aimée, faisant un sabbat d'enfer. En camisole et en cornette de nuit, la mère de Lucette mit le nez à la fenêtre.

« Madame, cria le chevalier hors d'haleine, je viens vous demander la main de Mademoiselle Lucette.

— Encore! vous avez du front; ne vous ai-je pas interdit l'entrée de ma maison?

Passez votre chemin, ma fille n'est pas faite pour les meurt-de-faim de votre espèce!

— Mais, madame, je ne suis pas un meurt-de-faim; c'est moi qui ai obtenu la place de receveur aux gabelles que vous mettiez comme condition à notre mariage.

— Imposteur! nous avons vu hier le véritable receveur aux gabelles et c'est lui qui épousera Lucette.

— Morbleu! c'est trop fort; ouvrez, ne fût-ce qu'une minute, et je vous montrerai mon brevet que j'ai en poche. »

Lucette, qui avait entendu le colloque, ouvrit doucement; l'explication ne fut ni longue ni difficile: la mère ambitieuse n'avait plus de raison pour s'opposer au bonheur de sa fille.

« C'est égal, chevalier, dit Lucette en essayant les boucles d'oreilles que son futur venait de lui remettre, il manque quelque chose à ma joie; ne pouvoir remercier notre généreuse bienfaitrice! ne pas même savoir où lui adresser l'expression de notre reconnaissance, n'est-ce pas cruel?

— Rassurez-vous, mon amie; aussitôt notre mariage, nous irons faire un tour à Paris et je saurai bien découvrir Mademoiselle Gotte, soit à Versailles, soit à Trianon. »

Mais le voyage, reculé de jour en jour par diverses circonstances, ne s'effectua pas. Les devoirs de la maternité absorbèrent bientôt Lucette, et le chevalier aimait trop sa femme pour la quitter; les années s'écoulèrent, l'heureux couple vécut paisible dans la ville de Grenoble, sans trop s'apercevoir de la fuite du temps ni du bouleversement des esprits. On touchait aux premiers jours d'octobre 1793; le roi de France était mort sur l'échafaud et la reine Marie-Antoinette attendait son sort, dans la prison du Temple.

Un soir le chevalier rentra tout ému.

« Grande nouvelle, Lucette; un parent de ma mère vient de mourir me laissant tout son bien. Il faut absolument que j'aille à Paris recueillir l'héritage. Maintenant que nos enfants sont d'un âge raisonnable, tu ne refuseras plus de venir avec moi. Je sais bien que la capitale n'est pas très gaie en ce moment, mais nous n'y resterons que juste le temps d'expédier nos affaires. »

Dès le lendemain Lucette et son mari s'embarquaient dans le coche pesant qui mettait trois jours et trois nuits avant d'arriver rue du Bouloi, cour des Messageries. Malgré la tristesse qui planait sur la capitale, Madame d'Orville admira beaucoup tout ce qu'elle voyait pour la première fois: la promenade si animée des boulevards, le Palais-Royal avec ses boutiques de tout genre et la grande allée des Tuileries où s'étaient les toilettes des déesses du jour. Elle ne perdait pas l'espoir de rencontrer leur protectrice; sitôt qu'elle apercevait une belle personne à la démarche élégante, elle tournait vers son mari un regard interrogateur et d'Orville de

secouer la tête avec un geste négatif. Elle venait de lui répéter pour la vingtième fois la même question:

« Tu n'y songes pas, Lucette, c'est bien inutile de me le demander: Mademoiselle Gotte devait être une amie de la reine et une fervente royaliste; j'espère bien qu'elle n'est plus à Paris. Pour ma part, je ne m'y sens pas à l'aise; j'ai beau lire au coin des rues

liberté, fraternité, il me semble ici être enfermé avec les fauves. Heureusement, j'ai fini de régler avec le notaire et, si tu veux, nous repartirons demain pour le Dauphiné. Aujourd'hui, quoiqu'on n'ait guère le cœur à la joie, je t'emmène dîner chez Méot, le fameux restaurateur de la rue Saint-Honoré. Dépêchons-nous; le sinistre cortège, qui passe vers quatre heures pour aller sur la place de la Révolution, n'aurait qu'à se trouver sur notre chemin; cette vue là n'est pas faite pour le cœur sensible de ma Lucette. »

Ils pressèrent le pas mais les chemins étaient si encombrés qu'on avançait difficilement. Jamais pareille foule ne s'était massée sur le parcours de la rue Saint-Honoré. Ils arrivèrent enfin au restaurant Méot. Aux fenêtres des entresols se penchait une grappe de têtes curieuses: *impures*, ébouriffées, députés de la Convention, présidents de clubs jacobins, membres du Comité révolutionnaire, le tout Paris de l'époque. Déjà, on entendait sur le pavé les rudes cahots

de la charrette et on apercevait les gendarmes qui la précédaient.

« Trop tard! s'écria douloureusement le chevalier; il faut, bon gré mal gré, que nous affrontions ce vilain spectacle. Surtout, Lucette, ne va pas t'évanouir, on te prendrait pour une suspecte. »

Les tricoteuses, soudoyées par le comité, poussaient des imprécations féroces, mais la foule se taisait comme effrayée de ce qui allait se passer. La charrette avançait toujours; au lieu de l'hécatombe ordinaire, on distinguait maintenant une femme seule, assise sur le banc grossier où prenaient place les condamnés; ses vêtements noirs et sa chevelure blanche se détachaient de loin sous le ciel gris de cette pâle journée d'automne. Fascinés malgré eux, les deux époux s'étaient peu à peu fait jour au travers de la foule et le lugubre véhicule arriva si près d'eux qu'il les frôla presque au passage. Un cri, étouffé sous le bruit des roues, s'échappa de la poitrine du chevalier; elle était là, devant lui, dans cette ignoble charrette, la belle promeneuse de Trianon, les mains jointes sur les genoux, le regard perdu dans le vide, insensible aux outrages, et n'appartenant déjà plus à la terre. La longue gerbe de cheveux dorés, les grands yeux si fiers, les lèvres d'une pourpre éclatante, la douleur avait tout effacé; seul le port de tête souverain restait encore; la hache du bourreau allait le faire disparaître.

D'Orville serra, à le meurtrir, le bras de Lucette et, tout bas: « Tu la cherchais, regarde: la voilà! »

Puis, tournant le dos à la foule qui s'écoulait comme un flot vers la place de la Révolution, il entraîna sa compagne; ils rentrèrent à l'hôtel Warwick, rue de la Loi, où ils étaient descendus. Et tandis que la tête de la reine de France roulait dans le baquet sanglant, d'Orville et Lucette invoquèrent la miséricorde divine pour celle qui les avait faits si heureux et qui était si malheureuse!

(Illustrations de Detti.)

MARY SUMMER.





La Petite aux Pinsons

PAR CH. DE COYNART

C'ÉTAIT une pauvre maison au bord de la forêt. Construite en torchis, couverte de chaume, mal établie, presque délabrée, elle se trouvait là, isolée, entre une vaste plaine très nue et les grands bois fourrés.

Le village le plus proche, dont le clocher se profilait là-bas, sur l'horizon, était à près d'une lieue, et pour aller à la ville, dont la route passait à quelque distance, il fallait compter deux bonnes heures à pied.

Comment cette misérable habitation avait-elle été bâtie dans un pareil endroit? Nul n'aurait pu le dire, car dans le pays, chacun connaissait de tout temps la chaumière aux volets gris, son fournil encombré de bois mort et son jardinnet palissadé de genêts secs.

Les habitants, qui s'y étaient succédés de père en fils, étaient des bûcherons.

Si leur métier les faisait vivre, il ne les enrichissait pas, et, du chemin qui longeait la piteuse demeure, on pouvait toujours deviner la misère tenace, accroupie sur le seuil.

Et cependant ces gens étaient jeunes.

L'homme était vigoureux, la femme active... Mais le pain coûte cher, et l'ouvrage vient parfois à manquer.

Malgré tout ils ne se plaignaient pas, et dans les moments les plus durs, jamais ils ne mendiaient un secours.

Ils avaient leur fierté de travailleurs.

On les appelait « les Sauvages ». Leur vrai nom était : Leclerc.

Le matin, de bonne heure, l'homme, Gilbert, partait, sa cognée sur l'épaule et sa besace sur le dos. Ce sac de toile épaisse, qui contenait son repas de midi, lui servait à rapporter le soir une charge de chicots et de souches qu'on lui abandonnait dans les coupes.

Aussitôt qu'il était sorti, la Martine, sa femme, ouvrait toute grande la fenêtre aux petits carreaux verdâtres et la porte aux

battants superposés, et elle se mettait à l'ouvrage, balayant, frottant, lavant.

Puis, lorsque « son homme » ne travaillait pas trop loin, elle partait à son tour pour manger avec lui.

Elle en profitait pour couper de grosses brassées d'herbe qu'elle rapportait dans son tablier pour ses lapins.

L'hiver, elle allait au bois mort et ne revenait qu'avec un énorme fagot sur le dos. Elle pliait sous le faix, et elle était obligée de s'arrêter tous les cent pas. Alors elle se redressait, toujours attachée à son fardeau qui lui servait d'accotoir, et elle soufflait quelques instants.

Ainsi, la vie s'écoulait pour ces deux êtres dans la monotonie du labeur quotidien.

Mais voilà qu'un beau jour la Martine dut cesser de travailler. Elle allait être mère. Par bonheur, le bûcheron avait pu faire quelques économies, et au fond du tiroir de la huche, il cachait quelques pièces d'or, serrées dans le coin d'un mouchoir.

Elles servirent à payer les couchés de la Martine et la layette de l'enfant. Ce fut une petite fille que l'on baptisa « Etienne » et que l'on appela tout de suite « Tiénette ».

Une année s'écoula pendant laquelle la Martine ne fut guère vaillante.

Son bébé l'épuisait. En revanche la petite était magnifique et son visage épanoui, joufflu, enluminé de grandes plaques de carmin, respirait la santé.

Ses parents l'adoraient. Pour eux, c'était le rayon de joie tombé dans le pauvre logis, et à leurs yeux le berceau d'osier de Tiénette meublait mieux leur chambre enfumée que n'aurait pu le faire le plus riche mobilier.

Cependant la Martine ne se rétablissait toujours pas. La petite était sevrée et la mère ne recouvrait pas ses forces d'autrefois.

Plus de grands fagots de bois mort, plus de courses au loin, plus de ces charges d'herbe qui lui permettaient d'élever jusqu'à trente ou quarante lapins tous les ans. A peine avait-elle la force d'aller couper quelques brassées aux abords de la maison.

Dès lors, la vie devint plus dure encore pour Gilbert. Il ne travaillait plus avec la joie de penser qu'on ne manquerait pas de pain à la maison; il s'acharnait avec la rage désespérée de songer qu'un seul jour de chômage serait un jour de jeûne. Car il avait à chaque instant des remèdes à payer; et le pharmacien coûte plus cher que le boulanger.

Au milieu de cette misère contre laquelle le ménage Leclerc

se débattait avec courage, la petite Tiénette grandissait avec la joie de vivre et se sentait aimée. Maintenant, son babillage enfantin réveillait les échos du triste coin de forêt, et depuis le matin jusqu'au soir c'étaient des balbutiements de petite voix fraîche qui résonnaient comme des gazouillements d'oiseau.

Elle n'avait pas quatre ans et déjà sa mère la laissait courir à sa guise autour de la maison.

Le plus souvent, la petite se glissait hors du jardin par une ouverture de la palissade et gagnait le grand bois pour y ramasser de la mousse ou pour y former des paquets de brindilles qu'elle rapportait triomphalement à la maison. Elle tenait à jeter elle-



même son bois dans le feu, et elle le faisait d'un seul coup, avec un grand effort de ses petits bras encore maladroits. Aussitôt la flamme crépitait, montait gaiement, et Tiénette battait des mains en riant.

* *

Un beau jour, — c'était au printemps, — comme elle était partie selon son habitude, au milieu des taillis, elle entendit des cris d'oiseaux et, s'étant avancée de quelques pas, elle aperçut, gisant à terre, un nid renversé d'où les petits avaient roulé.

Ils étaient là quatre pauvres êtres sans plumes, avec de grosses têtes et des becs jaunes, se débattant sur la mousse sans réussir seulement à se mettre sur leurs pattes, tandis que le père et la mère, deux beaux pinsons verdâtres, voletaient au-dessus d'eux en poussant des « cuiquements » de désespoir.

L'arrivée de Tiénette les fit sauver un instant, mais comme la petite s'était arrêtée, ils revinrent aussitôt et se remirent à crier.

La fillette n'avait pas compris tout d'abord ce qui se passait, et elle demeurait interdite, hésitante, l'œil fixé sur les créatures informes qui continuaient à se débattre par terre.

Les deux pinsons voletaient toujours et frôlaient par instants les cheveux de l'enfant immobile.

Enfin celle-ci se baissa, et tremblante d'émotion, elle se mit en devoir, le plus délicatement possible, de ramasser les pauvres petits oiseaux et de les replacer dans leur nid.

Puis, elle prit le tout dans ses deux mains réunies et avec mille précautions, l'œil attentif, les lèvres serrées elle retourna vers la maison.

Il fallait voir avec quel soin elle écartait les branches afin de se frayer un passage sans trop secouer son précieux fardeau. Le bois lui semblait interminable... et lorsqu'elle atteignit enfin le chemin, elle eut un gros soupir de soulagement.

Toute courante cette fois, elle gagna la chaumière en appelant sa mère :

« M'man ! m'man ! viens vite !! »

La Martine sortit, effarée, craignant un malheur, mais elle fut aussitôt rassurée en voyant sa fille saine et sauve sur le chemin.

Tiénette leva ses deux mains :

« Tiens ! m'man ! regarde. »

A ce moment deux oiseaux vinrent tourner en criant au-dessus de la Martine qui les examina et dit :

« C'est un nid de pinsons que t'as pris là. T'aurais mieux fait d'le laisser. »

Mais Tiénette raconta tout d'une haleine l'aventure et termina en demandant :

« Y vont pas mourir, dis, m'man ? »

La mère haussa les épaules :

« J'sais point... Du reste qué qu'tu veux en faire ? »

Tiénette ne répondit pas, mais son regard, noyé de larmes, fut tellement implorant que la Martine ajouta tout de suite :

« Allons viens, j'allons les loger. »

Il y avait dans un coin du fournil une vieille cage en osier. La Martine la nettoya rapidement, l'accrocha auprès de la fenêtre et plaça le nid dans l'intérieur contre les barreaux.

« Rentrons maintenant, dit-elle à Tiénette. Les parents vont venir. »

En effet, blottie derrière les carreaux, la petite put voir les deux pinsons arriver à tire-d'aile et s'accrocher aux barreaux en essayant d'entrer.

Bientôt, voyant l'inutilité de leurs efforts ils disparurent, et Tiénette s'écria :

« Oh ! les vilains, qui laissent leurs bébés !! »

Mais déjà l'un des pinsons était revenu et donnait à manger aux petits. L'autre reparut à son tour, tandis que le premier s'éloignait de nouveau.

Tout le reste du jour, Tiénette se passionna à contempler le va-et-vient des deux oiseaux.

Le soir, on rentra la cage et avant de s'endormir la petite envoya deux baisers à ses protégés.

Le lendemain, sitôt levée, elle courut à la bienheureuse cage. Les petits ouvraient des becs énormes.

La Martine les porta au dehors; les parents la guettaient et le manège de la veille recommença.

Au bout de peu de temps, les deux oiseaux en eurent tellement l'habitude que la présence de Tiénette, à côté de la cage, ne les dérangeait pas.

Alors ce fut chez la fillette une passion folle pour les oiseaux. Elle aurait voulu posséder tous ceux de la forêt, les nourrir, leur parler, les apprivoiser.

Après les repas elle ramassait les miettes répandues sur la table, et s'en allait dans le bois, appelant doucement : « Petits, petits ! » Puis elle jetait son pain et attendait.

Les premières fois, ce fut sans succès. Ils avaient donc peur d'elle ! ou bien ils ne la comprenaient pas !

Elle persévéra et enfin elle put voir quelques passereaux s'abattre sur ses miettes.

Elle revint chaque jour, à la même place, une clairière en plein bois, toute verdoyante de grandes fougères et de plaques de mousse frisée.

L'enfant s'asseyait au pied d'un chêne, et lançait son appas en répétant son refrain :

« Petits ! petits ! »

Et les oiseaux, habitués maintenant à cette nourriture quotidienne, arrivaient de tous les côtés.

C'était un grouillement de petites bêtes ailées, un froufrou délicat, un gazouillement joyeux.

Tiénette, émerveillée, les regardait de tous ses yeux, les appelait encore, les encourageait et leur envoyait son pain, par menues poignées pour faire durer son plaisir plus longtemps.

Une fois, ayant épuisé sa provision, elle continua son appel, et eux, confiants, revinrent voler tout autour d'elle, en criant, comme fâchés de ne plus rien trouver.

Tiénette était ravie.

Cependant ses pinsons avaient grossi, et déjà, de leur bec, ils s'essayaient à lisser leur plumage.

L'enfant, s'enfermant avec eux dans la maison, les habitua à venir manger dans sa main. En peu de temps ils furent tout à fait apprivoisés.

Un après-midi, Tiénette emporta la cage dans la clairière et ouvrit la porte.

« Allez ! allez ! dit-elle. Je ne veux pas que vous restiez en prison. »

Les pinsons s'envolèrent, mais ils ne s'éloignèrent point tout de suite et la petite put les voir longtemps dans les branches au-dessus d'elle.

Quand vint le soir elle leur cria : « Au revoir ! » et rapporta sa cage vide, le cœur un peu gros, mais contente au fond de savoir ses pinsons heureux.

Pendant deux ans, son amour pour les oiseaux persévéra de plus belle.

Pour elle, qui vivait loin de tout, dans ce coin sauvage, sans frère ni sœur, sans camarades, ces petits animaux étaient ses compagnons, ses amis.

Comme elle passait tout son temps dans le bois à les appeler, à les contempler, à leur parler, elle était arrivée à s'identifier pour ainsi dire à leurs instincts et elle les comprenait !...

Eux aussi la connaissaient bien, et ils arrivaient par bandes se percher sur les branches autour d'elle et même sur ses épaules et sur sa tête.

Elle restait des heures à jouer avec eux, au milieu de la clairière, dans la solitude du grand bois, en pleine nature, s'enivrant de lumière, se vautrant dans la mousse, les oreilles délicieusement chatouillées par les gazouillements de ses chéris.

Parfois elle abandonnait sa place pour s'enfoncer sous les gaules. Les oiseaux se dispersaient, et elle allait toute seule pas à pas, silencieusement, pensive comme une aieule.

Soudain, elle entendait un chant dans les branches. Elle s'arrêtait attentive, se flattant de reconnaître un de ses amis. Puis elle appelait : « Petit... petit ! »

Quelquefois l'oiseau s'enfuyait. Le plus souvent il se rapprochait, toujours chantant et d'autres avec lui.

Tiénette, immobile, en extase, les écoutait avec ravissement, persuadée que ce joli concert était donné pour elle.

Plusieurs fois, elle trouva des nids tombés avec des petits à peine éclos. Presque toujours, ce furent des pinsons, car ils abondaient dans le pays.

Tiénette les ramassa, comme les premiers, les éleva et leur rendit la liberté.

Un certain jour, des gamins du village étaient venus à la chasse des nids, et ils avaient réussi à en prendre deux garnis de plusieurs petits.

Tiénette les surprit, se jeta sur eux, un bâton à la main, et les gamins, stupéfaits, s'enfuirent en abandonnant leur butin que la fillette emporta précieusement.



Or, un matin, la terre fut couverte de neige, et tout le jour, de gros flocons blancs ne cessèrent de tomber. Il faisait un froid terrible. C'était le grand hiver qui commençait.

Gilbert, n'ayant plus d'ouvrage, résolut d'aller en chercher à la ville.

Il ferait n'importe quoi ; il gagnerait ce qu'il voudrait bien lui donner, mais au moins, il ramasserait quelques sous. Et chaque dimanche, il reviendrait à la maison apporter son salaire.

La Martine pleura en lui voyant tourner le coin du chemin, sa blouse et sa casquette déjà toutes blanches sous la neige qui s'abattait si drue.

La pauvre femme avait un sombre pressentiment.

En effet, le soir même elle se sentit malade, et le lendemain, quand elle voulut se lever, la tête lui tourna.

Après plusieurs efforts, elle dut se recoucher.

Que faire ?

Elle appela sa fille qui dormait encore et pour ne point l'effrayer elle lui dit

seulement qu'elle avait un peu mal à la tête. Puis elle lui indiqua ce qu'il y avait à faire.

La petite s'habilla, alluma le feu, balaya la chambre, en s'escrimant de son mieux avec le gros balai et revint près de sa mère.

La Martine se sentait de plus en plus souffrante. La fièvre la gagnait, et sa vue se troublait.

Dehors il y avait deux pieds de neige et il en tombait toujours.

Qu'allait-elle devenir, seule, avec cette enfant de six ans, par laquelle, d'un temps pareil, il ne fallait pas songer à envoyer chercher du secours ?

Elle fut prise d'un accès de désespoir et embrassa convulsivement sa fille en sanglotant.

Tiénette eut peur et se mit à pleurer.

S'il venait seulement à passer quelqu'un ? Mais la grande route était assez loin et le chemin qui longeait la maison n'était guère fréquenté.

La nuit arriva vite et avec elle un délire violent qui saisit la Martine.

La fillette épouvantée contemplait sa mère, qui divaguait dans des visions terribles, et elle pleurait silencieusement, se sentant incapable de rien tenter pour soulager la malade.

Trois jours s'écoulèrent ainsi avec des intermittences de calme et de délire.

A la fin, la Martine comprit qu'elle était perdue et elle dit à sa fille :

« Tiénette, je vais mourir. »

La petite ne comprenait pas.

« Je vais mourir, reprit la Martine, tu ne me verras plus... Quand ton père reviendra tu lui diras... que... je l'embrasse... »

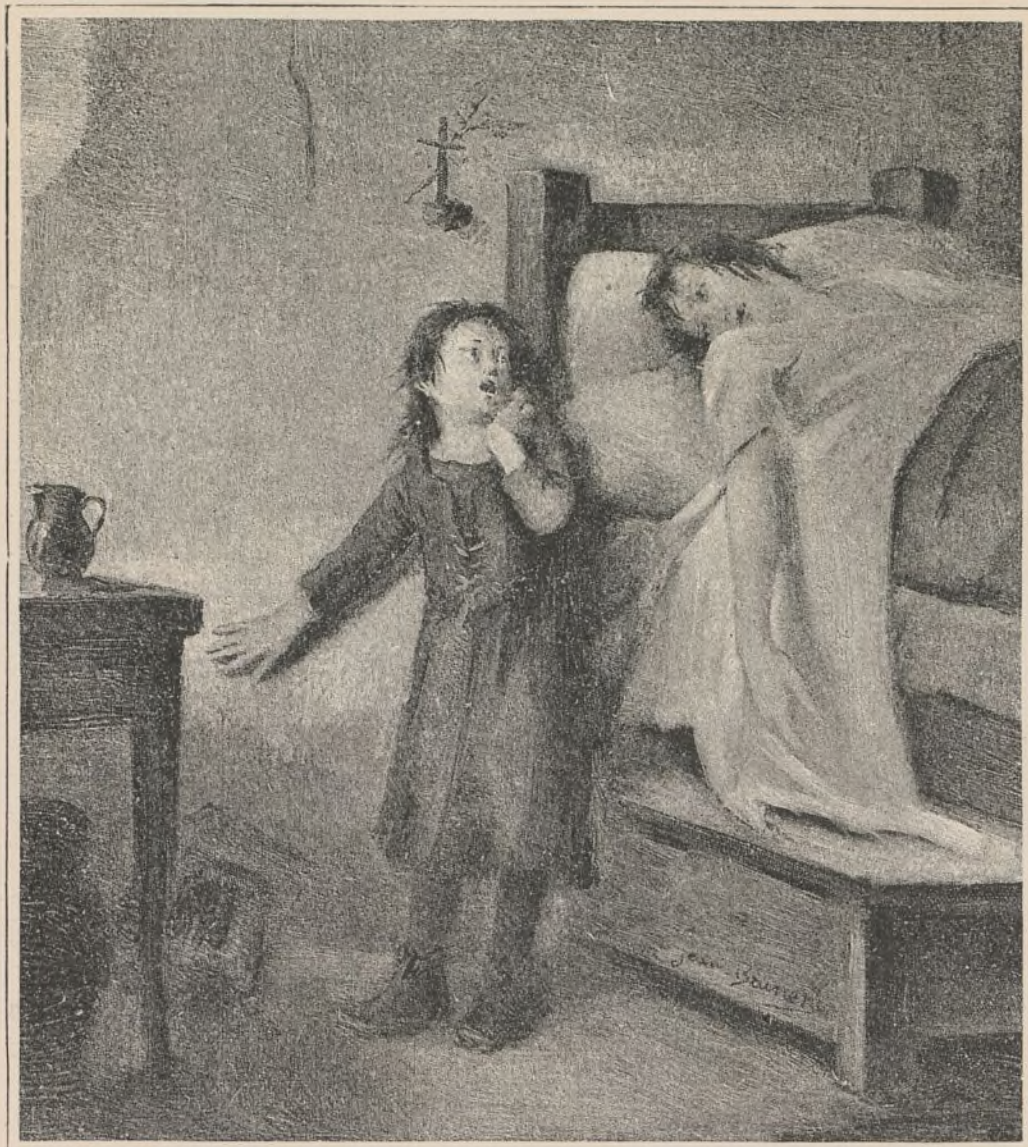
Or, Tiénette se rappela qu'un jour elle avait vu dans la cage

un de ses petits pinsons immobile et que l'ayant pris dans ses mains elle l'avait trouvé tout froid.

Sa mère lui avait dit :

« Il est mort. »

Puis elle l'avait emporté, et Tiénette ne l'avait plus revu.



Les mamans mouraient donc aussi, comme les oiseaux...

Tandis que la petite réfléchissait profondément à ce souvenir, la Martine eut une faible exclamation et poussa un grand soupir.

L'enfant leva vivement la tête et aperçut la malade immobile, le visage très blanc, avec les yeux grands ouverts tournés de son côté.

Croyant que la Martine la regardait, Tiénette s'approcha pour l'embrasser. Mais elle sentit la chair froide et recula terrifiée.

Elle comprenait enfin; sa mère était morte!

Un bouleversement terrible s'opéra dans cette cervelle d'enfant. Elle fut prise de l'idée fixe qu'il lui fallait à tout prix gagner le village. Et puis, elle ne voulait pas rester là; elle avait peur.

Rapidement elle ouvrit la porte. Un vent froid s'engouffra avec une bourrasque de neige. Tiénette baissa la tête et partit en tirant le battant derrière elle.

Là-haut, le ciel très gris se rayait de la chute lente des neiges qui tombaient, tombaient, tout autour, au loin, partout, partout...

Et Tiénette s'enfonçait dans le moelleux tapis qui commençait à la glacer.

Mais voilà que du milieu du taillis une multitude d'oiseaux jaillit en criant. Il en sortit de tous les côtés, et s'appelant les uns

les autres, ils arrivaient en masse, sautant de branche en branche, et tournoyant au-dessus de la fillette.

Celle-ci les reconnut, c'étaient ses amis. Sans s'arrêter, elle leur cria en sanglotant :

« Mes pauvres petits, maman est morte, maman est morte! »

Eux, comme s'ils avaient compris, renouvelèrent leurs cris plaintifs et continuèrent à l'accompagner.

Tiénette avançait toujours, mais le froid la gagnait, et ses petites jambes raidies commençaient à fléchir.

De temps en temps elle s'arrêtait et elle sentait un engourdissement insurmontable lui monter dans tout le corps. De grosses larmes voilaient ses yeux, et elle n'avait même plus la force de lever les bras pour les essuyer.

Enfin elle tomba, creusant son trou dans la neige profonde.

Alors ce furent dans les airs de longs cris de détresse. Les oiseaux étaient là par centaines, qui l'avaient suivie, et qui, la voyant par terre, se désespéraient lamentablement.

Mais soudain, ils s'éparpillèrent et quand ils revinrent quelques instants après, chacun d'eux tenait dans son bec un brin de paille, une touffe de plume, un lambeau d'étoffe, butinés à la hâte dans les cours du village qui était tout proche. Car la pauvre Tiénette était près d'atteindre son but.

Tous déposèrent leur fardeau sur le petit corps gisant et repartirent en quête d'autres débris.

Bientôt l'enfant fut entièrement couverte d'une couche épaisse de ces fétus apportés incessamment par les petits travailleurs ailés.

Puis, comme le crépuscule descendait, les oiseaux s'abattirent en masse sur la fillette, cherchant à la réchauffer de leurs corps emplumés et se serrant les uns contre les autres dans un grouillement confus.

La nuit tomba tout à fait...

Quand revint le jour, un paysan remarqua, non loin de sa maison, une bande énorme de petits oiseaux posés dans la neige. Il prit son fusil chargé de cendrée et s'avança doucement.

Mais comme il approchait, les oiseaux s'envolèrent et l'homme distingua une forme humaine dans le paquet qui gisait à terre.

Très intrigué, il s'approcha et trouva la pauvre petite toute raide, bleue par le froid, les mains crispées, les yeux vitreux.

Les efforts des oiseaux avaient été inutiles. Tiénette était morte.

Elle repose maintenant dans le cimetière du village et sur la croix, qui étend ses bras au-dessus de sa tombe, on a écrit cette simple épitaphe :

« Ci-gît la petite aux pinsons. »

L'homme, qui m'accompagnait et qui venait de me raconter cette histoire, termina en disant :

« Il y a longtemps déjà que ce malheur est arrivé, mais depuis lors, à quelque heure que l'on vienne, il y a toujours un pinson de garde dans le cimetière.

Comme je semblais douter, son regard fouilla les cyprès, et il murmura en me tirant la manche :

— Tenez, monsieur! là! »

Et je vis un pinson, blotti parmi les branches.

CH. DE COYNART.

(Illustrations de Jean Brunet).



JULES GÉLIBERT



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction)

GIBIER MAL GARDE

Ayuntamiento de Madrid

La Plainte d'Ijikaël

PAR HENRI DE FLEURIGNY

HANS Moser était un grand diable d'Allemand maigre, blond, famélique, auquel ses bras démesurément longs, ses jambes anguleuses et sa démarche indécise, donnaient la silhouette de quelque gigantesque faucheur brusquement transporté de l'herbe des prairies sur le pavé des villes.

Sa chevelure aux sécheresses de filasse balayait à chacun de ses mouvements le col graisseux d'une redingote démesurément flottante, tandis que sa barbe, rutilante broussaille aux tons les plus divers, accomplissait le même office sur le devant d'une chemise largement découverte, fermée au col par une cravate de soie noire, mince comme un fil.

Ses yeux d'un bleu de faïence déteinte clignotaient constamment derrière une paire de lunettes d'or qui s'obstinaient à glisser le long du nez trop mince, mais qu'un geste toujours identique du pouce et du médium écartés s'obstinait à son tour à ramener sans cesse à leur place.

Il avait des pieds d'une largeur invraisemblable émergeant d'un pantalon si étroit, qu'on se demandait d'abord comment ils avaient pu y pénétrer, et comment ensuite ils en étaient sortis. Quant aux mains, elles étaient énormes, osseuses et incessamment occupées soit à battre la mesure dans le vide, soit à faire le simulacre d'un placage d'accords échevelés sur les touches d'un invisible clavier.

Car Hans Moser était musicien, musicien dans l'âme, musicien dans les moelles et consacrait sa vie à composer des septuors auprès desquels les pages les plus savantes de Beethoven ou de Haydn pouvaient passer pour de simples récréations enfantines.

En toute autre ville que celle qu'il habitait, un tel personnage eût semblé ridicule et fut devenu la risée de ses concitoyens ; mais à Munich, les disciples de Wagner jouissent d'un prestige inconnu



ailleurs. Aussi, quand il arpentait les rues à la poursuite de quelque introuvable mélodie, ne provoquait-il sur son passage que sympathiques et discrètes salutations.

Les passants se dérangeaient même avec un empressement unanime dans la crainte de lui faire perdre le fil d'inspirations destinées dans leur esprit à égaler les plus célèbres pages de *Lohengrin* ou des *Nibelungen*, tandis que les blondes Gretchen qui l'entendaient venir derrière elles fredonnant quelque abracadabrante ballade de sa composition, ralentissaient tout doucement le pas, dans leur joie de se laisser frôler par les ailes de cette âme en délire.

Mais si tel était le Hans Moser connu de tout Munich et presque légendaire dans la capitale bavaroise, bien plus bizarre encore était le Hans Moser intime !

Aussitôt rentré dans la vieille maison qu'il habitait depuis sa naissance sur le *Carlotten Platz*, le musicien se dévêtait pour endosser une sorte d'immense lévite noire que le temps, plus que la brosse, avait usée jusqu'à la corde. Alors le bras libre, la poitrine à l'aise, il gesticulait de plus belle, parcourant à grands pas son cabinet de travail, à la poursuite d'une idée, d'une ritournelle, parfois d'une simple note dont il venait aussitôt essayer l'effet sur le piano toujours ouvert, puis qu'il traçait en hiéroglyphes intelligibles pour lui seul, sur un des innombrables rouleaux de papier à musique qui gisaient dispersés sur tous les meubles, au hasard

de l'inspiration précédente, ainsi que des feuilles mortes oubliées par un vent d'orage.

Or, depuis quelque temps, Hans Moser était triste, exaspéré, nerveux comme un auteur qui ne tient pas son dénouement, comme un poète auquel la rime échappe.

Et pourtant ce qu'il cherchait lui, n'était qu'une phrase très simple, quoiqu'un peu heurtée : c'était le thème de la « plainte » qui lui restait à écrire pour que son opéra, *Les Gnomites*, auquel il travaillait depuis dix ans, fût prêt à être représenté en public. Ce motif que le compositeur essayait en vain de faire concevoir à son cerveau épuisé, il en sentait bien le rythme et la cadence, mais il ne pouvait pas parvenir à en fixer la mélodie.

Il fallait, pour rester dans le ton général de l'œuvre, quelque chose de bizarre, un contretemps bien symbolique, un quatre-temps coupé de soupirs et résolvant en une fugue qui exprimât jusqu'à l'illusion la plainte amoureuse que devait murmurer, en sautillant d'une fleur à l'autre, le gnome Ijikaël au pied de la tour où était prisonnière la belle Etelka.

Et la pensée initiale, qu'il eut traitée ensuite suivant la forme Wagnérienne, Hans Moser la demandait inutilement depuis des mois, aux forêts, aux champs, au souffle du vent, aux bruits de la rue, aux rumeurs de la foule !

Un jour pourtant qu'enfermé chez lui, il était occupé à conduire pour la millième fois de son long bras maigre un orchestre



imaginaire exécutant l'ouverture des *Gnomites*, il s'arrêta court, prêtant l'oreille aux sons plaintifs qu'exhalait péniblement sous ses fenêtres un orgue de barbarie fêlé. La mélodie qui montait jusqu'à lui, affaiblie encore par l'épaisseur des murs, était étrange comme celle qu'il cherchait, hachée comme il la voulait, incompréhensible comme il l'avait rêvée. Cela ressemblait à tout et ne ressemblait à rien : c'était à la fois le plus banal des airs connus et la plus surprenante des mélodies inédites. Les notes se succédaient sans suite, sans lien, laissant à chaque minute pressentir une réminiscence familière ; puis, comme si l'on eut supprimé des mesures au hasard, la terminaison se perdait dans une incohérence de tonalité qui aurait fait pousser des cris de douleur à un musicien ordinaire, mais qui plongeait Hans Moser dans une extase séraphique ! Il n'y avait pas à en douter, ce gloussement intermittent personnifiait d'une façon inespérée la « plainte » d'Ijikaël.

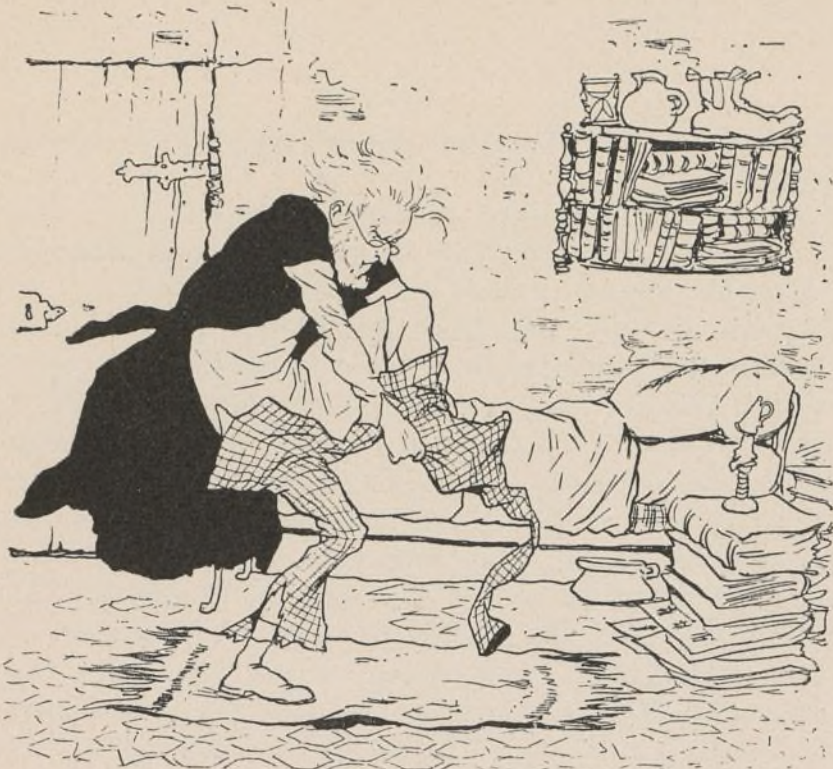
Certes Hans n'était rien moins qu'un plagiaire : il eût préféré anéantir sa partition plutôt que d'y introduire la pensée d'un autre ; mais sa curiosité était piquée au vif, car lui qui savait par cœur tout ce que les compositeurs grands et petits de tous les pays du monde avaient écrit, il se sentait incapable non seulement de reconnaître le morceau qu'il venait d'entendre, mais encore de se rendre compte ni de l'époque, ni de l'école à laquelle il appartenait.

Aussi la dernière note vibrante encore qu'il s'était décidé à rejoindre l'instrumentiste, à l'interroger sur la provenance de son répertoire et à lui faire répéter chez lui, en tête-à-tête, l'harmonie tant poursuivie qui devait servir de base à la page capitale de son œuvre.

Mais si emporté qu'il fût par l'amour de son art, il avait conservé assez de sang-froid pour se rendre compte qu'il lui était impossible de gagner la rue dans le rudimentaire accoutrement

de sa lévite entr'ouverte. Aussi s'était-il précipité sur ses vêtements épars, quand un de ces incidents vulgaires qui décident parfois des destinées humaines, lui causa un retard imprévu.

Dans son empressement, Hans avait, en effet, perdu le sentiment de sa routine habituelle : il avait commencé par se chausser



et tout le malheur de sa vie vint de ce fait si banal en apparence.

Car lorsqu'il voulut engager ses souliers de géant dans l'étroit pantalon dont il avait adopté la forme, toutes les lois de la physique se révoltèrent, en vertu de cet axiome que le contenant doit être plus grand que le contenu.

Malgré des efforts surhumains, il ne parvint à faire fléchir ni la rigidité du théorème, ni la résistance de l'étoffe, si bien qu'au bout d'un instant ses interminables jambes se trouvèrent emprisonnées comme dans une impasse, sans pouvoir ni avancer, ni battre en retraite.

Cependant une dernière tension de ses muscles contractés finit par provoquer un craquement des coutures, et Hans triomphant fut enfin debout, le bas de ce pantalon néfaste s'étant entr'ouvert jusqu'aux genoux et flottant sur ses chevilles comme celui des cow-boys de Buffalo-Bill. Peu lui importait d'ailleurs cette transformation carnavalesque.

En deux bonds il descendit l'escalier de bois, qui gémit une fois de plus sous ses foulées fantastiques, et ouvrant brusquement sa porte, il se trouva sur le seuil, hélant à l'avance le joueur d'orgue.

La rue était vide !

Ce n'était là sans doute qu'un contretemps : car l'homme n'avait pas eu le loisir de s'éloigner beaucoup.

Aussi le maestro alla-t-il successivement jeter un coup d'œil à l'angle de chacune des voies aboutissant au *Carlotten Platz*.

Inspection vaine ! aucun musicien n'était en vue et aucune vibration d'instrument ne troublait le silence des rues paisibles.

Alors il entra chez les boutiquiers ses voisins pour s'informer. Tous avaient bien aperçu le vagabond dont il leur parlait, mais aucun n'avait remarqué de quel côté il avait disparu.

Inquiet, il s'aventura un peu plus loin, poursuivant son enquête. « N'avez-vous pas entendu tout à l'heure un orgue qui jouait... qui jouait... un air ? » demandait-il les yeux hagards, en passant un instant la tête par la porte entre-bâillée des magasins qu'il trouvait sur sa route.

« Qui jouait quel air, monsieur Moser ? » interrogeaient à leur tour avec une bienveillance marquée les commerçants ainsi interpellés.

« Qui jouait un air... que je ne connais pas ! » répliquait le pauvre diable de plus en plus anxieux.

« Un air que vous ne connaissez pas, monsieur Moser ! Oh ! vous voulez rire ! Comment aurions-nous pu entendre jouer un air que vous ne connaissez pas, vous qui les connaissez tous ? »

Et Hans allait frapper plus loin, tandis qu'une rumeur courait déjà le quartier, affirmant que le musicien avait perdu la tête, qu'il était hanté par des hallucinations et qu'il entendait jouer dans les rues des airs qu'il ne connaissait pas !

Enfin, après trois heures d'investigations inutiles, l'auteur des *Gnomites* rentrait chez lui bredouille.

On lui avait bien indiqué dans un faubourg une brasserie borgne à l'enseigne de la *Chope qui fuit*, où se réunissaient d'ordinaire les saltimbanques et les chanteurs ambulants ; mais là, comme il ne possédait aucun signalement à donner de celui qu'il cherchait, personne n'avait pu lui fournir le plus léger indice.

Alors, harassé, il avait repris le chemin de son domicile.

D'ailleurs la nuit était venue, et il ne lui restait plus qu'à attendre le lendemain pour aviser au moyen de rejoindre l'homme dont il avait si malencontreusement perdu la trace.

Dès le matin du jour suivant, il se rendit donc à la maison de

ville pour s'informer des instrumentistes ayant l'autorisation de circuler sur la voie publique. On lui donna un relevé de noms appartenant aux nationalités les plus diverses : mais ce fut le seul renseignement que le digne employé municipal put fournir à son administré.

Celui-ci eut alors une idée lumineuse : il fit insérer dans les feuilles locales une annonce invitant tous les joueurs d'orgue à se rendre le lendemain à 2 heures de l'après-midi devant la maison portant le n° 7 du *Carlotten Platz*.

Une récompense était en même temps promise à ceux qui répondraient à cet appel.

Comme bien on pense, aucun n'y manqua ; aussi, à l'heure dite, quand les cent quarante-cinq orgues de barbarie, tant indigènes que nomades, qui se trouvaient ce jour-là à Munich, entonnèrent en même temps chacun un morceau de son répertoire sous les fenêtres grandes ouvertes d'Hans Moser, les habitants de la place bondirent-ils hors de chez eux, persuadés que la guerre avait été déclarée à leur insu, et s'imaginant entendre les fanfares victorieuses de quelque armée française envahissant leurs foyers.



Ce fut une cacophonie dont on se souviendra longtemps dans la ville, quoique ses murs ne s'en soient pas écroulés, ce qui, entre parenthèses, fit par la suite un tort considérable dans l'esprit de la jeunesse des écoles à la légende des trompettes de Jéricho.

La *Valse des roses* dans tous les tons se mêlait à la *Romance de Martha* et à l'*Air des bijoux*. La *Fille de madame Angot* braillait ses refrains canailles, tandis que la *Traviata* exhalait ses plaintes amoureuses ; la *Marche du Tannhauser* luttait de majesté avec les trompettes d'*Aïda*, et ça et là comme pour accentuer le côté international de cet inénarrable concert, la *Marseillaise* appelait les citoyens aux armes, tandis que le *God save the Queen* profitait de l'occasion pour affirmer la supériorité des soldats anglais sur toutes les armées du monde.

Debout sur son balcon, vêtu de sa houpelande noire, Hans semblait être quelque infernal apellmeister dirigeant les orphéons du Sabbat.

L'illusion était d'autant plus complète, qu'illuminé, transporté par ces flots d'harmonie s'entrechoquant dans l'espace, le disciple de Wagner avait un instant perdu de vue le but qu'il poursuivait et que, grisé par la magnificence de ce festival inattendu, il battait une mesure fantastique, et cherchait à diriger cette marée montante de dissonnances invraisemblables, faisant accentuer les *piano*, provoquant les *forte*, s'ingéniant non seulement à former un ensemble de ces cent quarante-cinq motifs différents, mais encore à y introduire des modulations et des nuances.

Après dix minutes de délire, vaincu, ruisselant, anéanti, assourdi lui-même par cette incohérence colossale, il s'affaissa enfin sur la balustrade, les bras ballants, ayant eu à peine la force de crier : « Assez ! » aux exécutants. Quant à ceux-ci, qui ne s'étaient jamais vus à pareille fête, ils étaient envahis à leur tour par une sorte de fanatisme comparable à celui des brahmes de l'Inde, et nouveaux derviches tourneurs ils ne se résignèrent à arrêter leur manivelle, que successivement, après que le clapet de chaque instrument fut venu interrompre chacun des morceaux commencés.

Quand le silence se rétablit, ce fut pour tous les assistants une sensation de bien-être indescriptible ! quelque chose comme l'accalmie après un tremblement de terre ! Hans releva la tête et parlementant avec les organistes ahuris, il prit le parti qui s'imposait : celui de les faire défiler un à un devant lui.

Mais chacun d'eux avait en moyenne cinq à six airs sur son cylindre, et l'audition dura jusqu'au soir.

A mesure que leur nombre s'épuisait, l'espérance que nourrissait encore l'infortuné compositeur allait en diminuant.

Enfin, lorsque le dernier d'entre eux eut terminé, Hans leur distribua mélancoliquement un thaler par tête, ce qui représentait une somme dont il n'avait pas prévu l'importance, et fermant ses volets, il se mit à songer.

Evidemment le triomphe qu'il comptait remporter avec les *Gnomites* était sérieusement compromis.

Sans la « plainte », sans l'incantation sublime d'Ijikaël, la partition était incomplète, et moins que jamais, maintenant qu'il l'avait entrevue, il ne voulait renoncer à retrouver l'inspiration d'une minute que le Ciel lui avait envoyée, et dont une inconcevable fatalité l'avait empêché de tirer parti.

C'était un homme au caractère tenace que le maestro allemand : aussi, sans s'attarder à de vains regrets, pensa-t-il tout de suite que celui qu'il cherchait, ayant selon toute évidence quitté Munich, devait se trouver encore dans les environs, ce genre de mucusiens ambulants faisant peu de chemin chaque jour, accoutumés qu'ils sont par métier, d'errer de village en village ; aussi s'arrêta-t-il aussitôt au seul parti qui restait à prendre : louer un cheval et une carriole et se mettre à explorer les bourgades des alentours.

Si bien que dès le lendemain matin, on put voir rôder par les



routes au tout petit trot d'une haridelle gris pommelée, un étrange voyageur qui s'arrêtait à tous les carrefours, fouillait les moindres hameaux, questionnait leurs habitants, et qui, dressé parfois tout debout dans son cabriolet, portait en forme de cornet acoustique la main droite à son oreille pour mieux recueillir les plus faibles échos du lointain.

Cette enragée poursuite dura des jours et des jours, sans amener le moindre résultat, en sorte qu'au bout d'un mois Hans arrivait à Vienne ayant parcouru cette énorme distance dans une tension d'esprit continuelle.

Il était profondément découragé : son cheval déjà poussif au départ, boitant maintenant des quatre pieds à la fois, était incapable d'aller plus loin, n'ayant dû qu'à la lenteur de l'allure qui lui était demandée d'avoir pu accomplir un aussi long trajet : il lui fallait donc se résigner à laisser son triste équipage dans la première auberge venue, et à regagner la maison tant regrettée où l'attendaient son piano demeuré ouvert et ses rouleaux de musique restés épars.

Mais si à Munich, où il était connu de tout le monde, on ne s'étonnait plus de ses allures extravagantes, il n'en fut pas de même à Vienne.

En s'avançant vers le guichet pour prendre son ticket, il gesticulait de telle façon que le chef de gare, croyant avoir affaire à quelque fou, le fit conduire devant le commissaire compétent, pour être interrogé sur son identité et force fut au malheureux compositeur de raconter à ces deux fonctionnaires sa lamentable aventure.

La sagesse des nations affirme que « à quelque chose malheur est bon », et cette fois encore elle eut raison : car à peine eut-il terminé son récit, que le chef de gare se frappant le front, retrouva comme un vague souvenir, d'avoir délivré le mois précédent un billet à prix réduit pour Milan, à un pauvre diable de joueur d'orgue dont l'instrument mis aux bagages en gare de Munich, avait éprouvé quelques avaries pendant le trajet. C'était même cette circonstance, ainsi que la réclamation formulée à cette occasion par le voyageur, qui avaient attiré son attention et lui permettaient de se rappeler le fait.

Un trait de lumière traversait l'esprit d'Hans Moser, et sans perdre une minute à demander de nouvelles indications, il partit à son tour pour l'Italie, décidé à gravir son calvaire jusqu'au bout.

De ville en ville il suivit la piste cherchée, jusqu'à Gènes où elle semblait définitivement perdue, lorsque dans un café où il s'était mélancoliquement attablé devant un bock de cette bière de Munich qui éveillait en lui à la fois tant de chers souvenirs

et tant d'amertumes, des propos auxquels il n'avait pas pris garde tout d'abord éveillèrent son attention.

Tout le monde racontait, commentait, colportait l'histoire récente d'un Anglais fantaisiste, lequel avant de s'embarquer pour Barcelone sur son yacht, avait ramassé sur le quai et pris à ses gages un joueur d'orgue ambulant pour charmer les loisirs de la traversée.....

Plus de doute, ce joueur d'orgue, c'était le sien : le défaut était relevé ! Aussi Hans reprit-il sa chasse effrénée et trois jours après, amaigri, épuisé par ces alternatives d'espérance et de déception, il mettait le pied sur la terre d'Espagne.

Ce ne fut qu'après vingt-quatre heures d'un repos bien gagné que, reprenant son sang-froid, le maestro bavarois commença à réfléchir sérieusement à la situation, en ramenant pour la dix millième fois ses lunettes d'or sur son nez crochu, toujours aussi rebelle à leur égard.

Incontestablement il s'était emballé au delà de toute vraisemblance, et dans ce pays dont il ne parlait pas la langue, il ne pouvait plus songer à prolonger une expédition qui en était arrivée à la phase de la folie.

Le cauchemar avait assez duré ; il lui fallait redevenir l'homme d'autrefois, le savant, le penseur, l'artiste, et se remettre au travail après avoir regagné sa vieille maison du *Carlotten Platz* qu'il n'aurait jamais dû quitter.

Il en était là de ses méditations, lorsque tout à coup, dans la rue, immédiatement devant l'hôtel, un orgue enroué, préludant par des arpèges vagues, attaqua un air bizarre, et dans cet air il reconnut quoi ?... Le motif, l'insaisissable motif qu'il poursuivait en vain depuis deux mois !

Incrédule d'abord, Hans Moser restait comme pétrifié dans son fauteuil, puis il se tâta pour s'assurer qu'il n'était pas le jouet d'un rêve, et sûr désormais de la vérité, il se précipita et éprouva une joie folle : la cantilène, en ut mineur, plus bizarre, plus interrompue, plus heurtée que jamais, résonnait de nouveau à son oreille...

Cette fois, instruit par l'expérience, il ne voulut pas risquer de perdre une minute pour rejoindre son homme, et le hélant de sa fenêtre avec une voix dont l'indicible émotion augmentait l'accent tudesque au point de rendre ses paroles presque inintelligibles :

« Hé ! là pas ! fous ! dit-il, c'est pien fous gui fenez te Munich ? »

Mais l'instrumentiste distrait continuait à tourner sa manivelle.

Hans reprit : « Le nom ? le nom de cette chose gue fous choutez ? Fous là-pas ! c'est à fous gue che barle ! »

— A moi ? fit l'autre en levant la tête.

— Ya ! ya ! à fous ! Gomment s'abbelle ce gue fous choutez ?

— Ah ! ça ! fouchtra de la Catharina ! s'exclama le nomade, qui du premier mot se révélait manifestement comme un pur enfant du Puy-de-Dôme, est-ce que vous vous fichez de moi avec votre charabia ! Cha ch'appelle oune orgue de barbarie, pardié !

— Nein ! nein ! hurlait désespérément le malheureux Hans ! Je fous temante le nom de l'air ? le nom de l'air ?

— Le nom de l'air ? Eche que je le chais, moi, le nom de l'air ? En voilà une espèce d'imbécile avec son nom de l'air ! Chi



cha vous embête, vous Chavez, vous n'avez qu'à le dire : donnez-moi une pièce de chent chous et j'irai le jouer ailleurs, mon nom de l'air ! »

Et comme Hans, la gorge serrée, ne pouvant plus articuler une parole, agitait ses grands bras sans parvenir à se faire comprendre, l'Auvergnat passa sa bretelle de cuir par-dessus sa tête, posa son instrument à terre et s'approchant, se campa goguenard devant la maison.

Puis faisant le geste de retrousser ses manches :

« Descends donc de ton balcon, eh ! feignant ! hurla-t-il, rendu tout à coup furieux par l'interpellation dans laquelle il croyait vaguement sentir une insulte. Descends donc que je te l'apprenne, trou de l'air ! le nom de l'air ! »

A ce moment débouchait un fiacre lancé au grand trot : le cocher détourna sa bête pour éviter l'homme qui, tout à sa colère, n'entendait pas ses hops ! désespérés, et dans le détour qu'il fit, il vint accrocher d'une de ses roues l'instrument resté au bord du trottoir, qui roula plusieurs fois sur lui-même avec un fracas de vieille ferraille, pour retomber un peu plus loin, complètement éventré !

Alors, comme s'il se fût agi d'un enfant écrasé, deux cris fendirent l'espace à la fois : une plainte désespérée, un sanglot de douleur poussé par Hans Moser, et un effroyable juron tonitruant comme un coup de canon, hurlé par le musicien ambulancier.

Un instant celui-ci voulut courir sur les traces de l'auteur de l'accident, mais le cheval, effrayé par le tapage, avait pris une allure qui rendait toute poursuite impossible, aussi l'Auvergnat changeant de tactique, pénétra-t-il dans l'hôtel en bousculant les garçons attirés sur le seuil par le fracas, et se trouva-t-il en deux bonds face à face avec son interlocuteur.



La scène prit alors des proportions épiques. Tout le personnel de la maison s'entremettait pour séparer les deux adversaires, dont l'un se répandait contre l'autre en torrents d'injures, tandis que ce dernier ne répliquait que par des monosyllabes entrecoupés de sanglots, répétant sur un ton lamentable : « Ijikaël ! Ijikaël ! »

A la fin, pourtant, on s'expliqua. — Hans paya généreusement le prix de l'orgue brisé, et renaissant à l'espoir devant le calme qui s'était produit dans l'esprit de l'Auvergnat, il chercha à savoir de lui le nom, le fameux nom du fameux air. — Mais tranquillement cette fois, ayant compris, et se trouvant désormais désintéressé dans la question, ce dernier avoua qu'il n'avait jamais su d'où étaient tirés les morceaux qu'il jouait machinalement, ni quel était leur auteur.

Il avait acheté cinq ou six ans auparavant son instrument à un de ses collègues, rentré au pays après avoir amassé un petit pécule en faisant son tour d'Europe, et l'idée lui était venue d'essayer d'en faire autant.

Quant à la provenance de la caisse désormais irréparable, il n'en savait pas davantage.

C'était fini : la dernière espérance du compositeur s'envolait, et cette fois elle s'envolait pour toujours.

Le coup fut si rude qu'il en éprouva comme une commotion au cerveau et qu'il s'alita.

Pendant de longs jours on l'entendit pousser des gémissements à fendre l'âme, tandis que ses regards, fouillant l'espace, semblaient y chercher une apparition longtemps attendue.

Finalement son état empira au point de devenir inquiétant, et le médecin qui le soignait ne dissimula pas au propriétaire de la posada que le malade était perdu.

L'hôte, comme tout bon Espagnol, était un fervent catholique ! Aussi ne voulant pas garder toute sa vie sur la conscience d'avoir laissé mourir un de ses voyageurs sans lui avoir procuré



les secours de la religion, courut-il au couvent voisin pour demander un prêtre.

Celui qui l'accompagna, après s'être assuré que le moribond appartenait au culte orthodoxe, se mit donc en devoir de lui prodiguer ses consolations.

Il le trouva très accablé, mais nullement rebelle, et commença aussitôt à l'interroger en confession.

« Rappelez-vous vos fautes, mon fils, murmurait le digne ecclésiastique, et repentez-vous au moment de paraître devant Dieu ! »

— Je n'ai jamais fait de mal à personne, susura presque en musique le malheureux, et je ne crois pas avoir commis dans ma vie une faute grave ! »

Mais tout à coup ses yeux roulèrent dans leurs orbites, il se dressa sur son séant, le bras tendu, la gorge rauque :

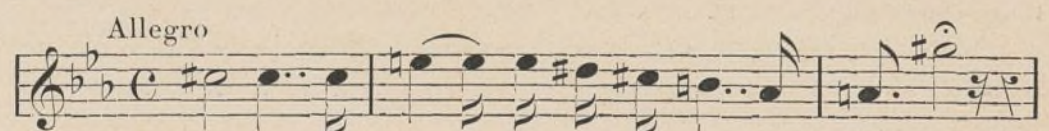
« Ah ! si ! je me souviens à présent ! Ah ! quelle faute ! quelle faute !! Quel crime impardonnable !... La cavatine ! La cavatine !!! »

— La cavatine ? répéta avec effroi le vieux prêtre, persuadé que ce nom évoqué ainsi *in extremis* par son pénitent ne pouvait être que celui de la victime d'un épouvantable forfait jadis commis par lui...

— Oui, l'air écrasé que je n'ai pas reconnu, continuait Hans hors de lui. Eh bien ! je me rappelle : c'était... une cavatine... c'était la cavatine, celle du *Trouvère* !... »

Et comme il était retombé en râlant, le prêtre s'empressa :

« *Ego absolvo te* » psalmodia-t-il en faisant le signe de la croix.



Tra-la, la - la —, la - la la la —, la - la la...

répondit Hans Moser en accompagnant cet *amen* macabre d'un sol dièse suprême qui voulait être ironique... et il expira !

HENRY DE FLEURIGNY.

(Illustrations de A. Guillaume.)